

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

23^e Année — N^o 179

Février 1905

26, RUE DROUOT (IX^e)



Portrait
de
Madame C...
par Th. CHARTRAN

PRIX { 3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement { France... 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchoutées mû
par 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ
avec tablette-appui
pour malade opprimé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions { Lille, 1902 { Grands Prix
Reims, 1903

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

LES CAPSULES D'APIOL
DES DRS

JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Le Fl. 4.50 F. Ph. SÉQUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

ROSIERS COLIS-RECLAMES
20 rosiers nains . 8 fr.
12 rosiers 1/2 tiges 9.50
12 rosiers 1 tige 16 fr.
15 rosiers à fleurs 9 —

contre remboursement avec instructions pour culture.
Voir détails et description de plus de 1600 variétés dans
le catalogue qui est envoyé gratis et franco sur demande par
GEMEN & BOURG à LUXEMBOURG (Grand-Duché).
Paris Exposition Universelle 1900, HORS-CONCOURS, Membre du Jury.

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

Hydrothérapie complète

18, rue des Mathurins à l'angle de la Rue Auber
(PRÈS L'OPÉRA ET LA GARE ST-LAZARE)

Nous n'avons pas ici à faire une description du Hammam
aujourd'hui si connu et considéré à si juste titre comme
une des plus intéressantes curiosités parisiennes. Il est
aujourd'hui entré complètement dans les exigences de la
vie quotidienne et ce que l'on est convenu d'appeler le
Tout-Paris a consacré sa réputation.

Un confortable à nul autre pareil, un luxe oriental du
meilleur goût. Véritable reminiscence de l'Alhambra, tel
est le Hammam, on s'y baigne de toutes les façons, on y
dîne, on y se repose, on y se délasse, on y rétablit l'électri-
cité des muscles, on y reprend des forces. On pourrait-on
trouver mieux ?

Fréquentez le Hammam et vous aurez toujours une
excellente santé, comme le dit le salut turc ARAK - TAIEB
« Que la transpiration te donne la santé »

**ROUE LIBRE
EADIE-HYDE**

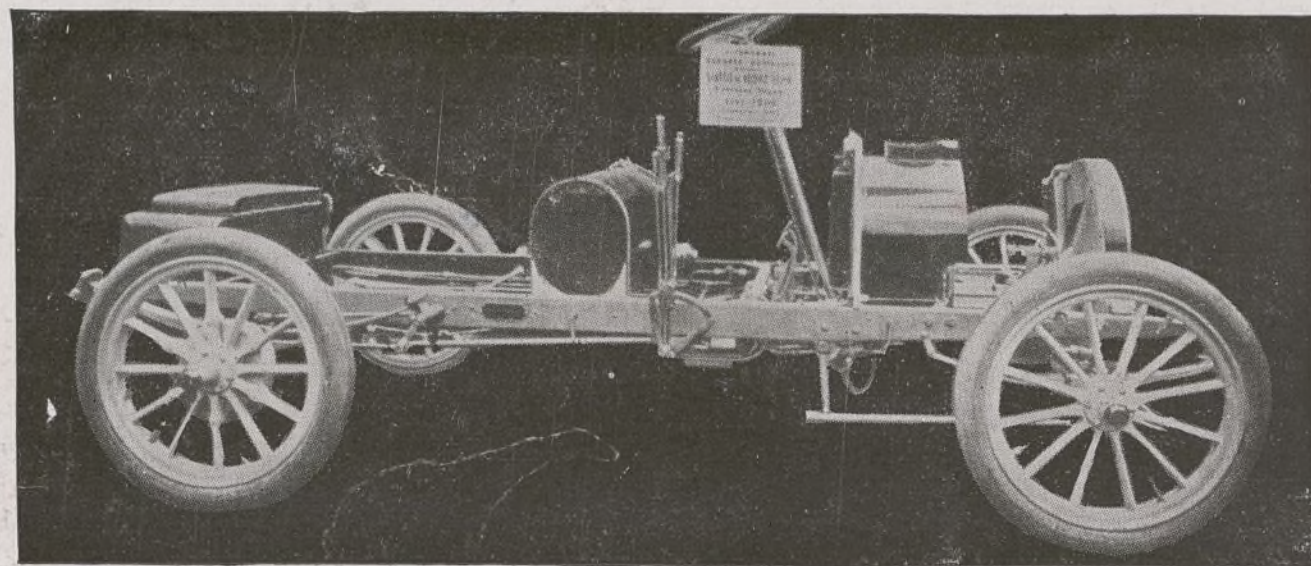
LE NOUVEAU CHASSIS 9 CHEVAUX

GARDNER-SERPOLLET

se distingue par les caractéristiques suivantes :

Moteur et organes alimentaires placés à l'avant et facilement accessibles ;
Commande à l'essieu arrière par cardan ;
Suppression du condensateur et de la tuyauterie et remplacement par un
radiateur terminant le capot à l'avant ;
Suppression des cheminées apparentes ;
Réduction du poids du châssis, équilibre régulier de la charge sur les essieux ;
Vitesse : 60 à 70 kilomètres à l'heure sans surmenage ;

Prix du châssis : 6.500 fr. (carrosserie à 2 places) : 6.900 fr. (carrosserie à 4 places)



C'est sur un Châssis 9 chevaux 1905, qu'a été faite la première expérience de consom-
mation à l'huile lourde de pétrole de M. E. SERPOLLET qui a établi, qu'après tous les
records : VITESSE, RÉGULARITÉ, ENDURANCE, PRIX DE VENTE, les voitures à vapeur

GARDNER-SERPOLLET

détiennent encore le **RECORD** de CONSOMMATION.

N. B. — Un Omnibus Gardner-Serpellet a transporté douze voyageurs (Paris-Rambouillet
et retour, soit 100 kilomètres d'un parcours très accidenté), à une vitesse moyenne de 27 kilomètres
à l'heure, à raison de 01,006 par voyageur et par kilomètre, grâce à l'emploi de l'huile lourde de
pétrole, c'est une VÉRITABLE RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE dans l'industrie des transports en commun.



COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU



EAU DE SUEZ

DENTIFRICE
ANTISEPTIQUE

VACCINE
DE LA BOUCHE

Guérit & Conserve les DENTS

POUDRE & PÂTE
DENTIFRICES
DE SUEZ

EUCALYPTA
EAU DE TOILETTE HYGIÉNIQUE

EN VENTE
PARTOUT

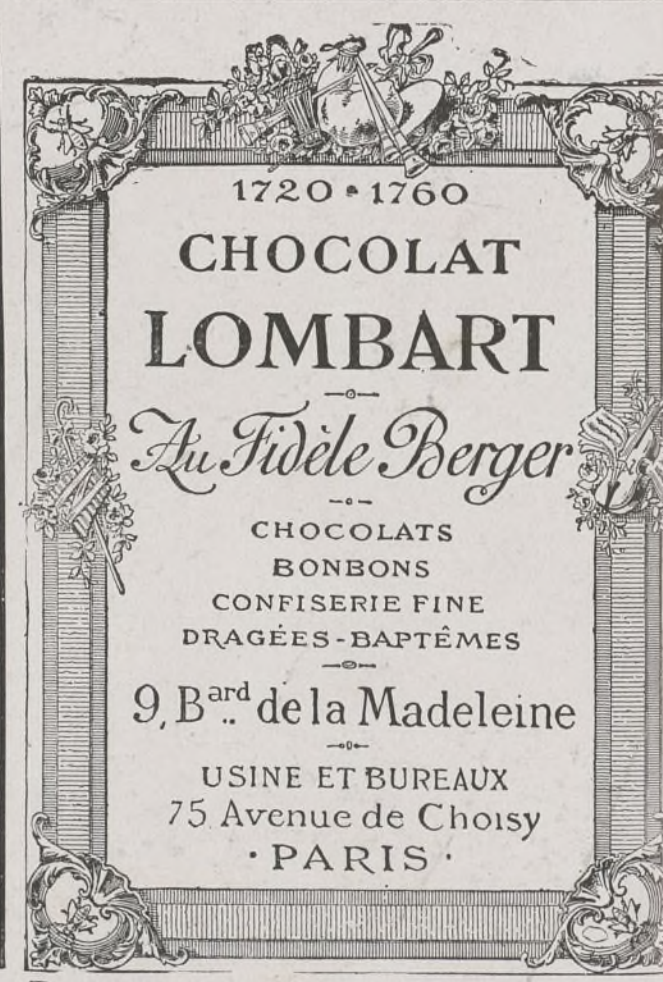
DÉPÔTS
104 Rue de l'Éclairage
à Paris BÉRAL 14 Rue de la
PARIS

CADEAU
utile et de valeur offert
à tout acheteur

AVIS ET BON CONSEIL
Pour avoir une bonne montre garantie
et au prix réel de fabrication, écrivez à
E. DUPAS, Directeur du GRAND COMPTOIR
NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANCON
(Doubs), qui envoie gratis et franco le
magnifique album illustré contenant le
plus grand et le plus beau choix de
montres, bijoux, réveils et pendules.
Nouvelle montre CHRONOMETRE
LA NATIONALE, boîte acier noir ou
métal blanc, ancre 15 rubis, réglée à
20 secondes par jour, 28 fr. ; qualité extra, réglée à 10 secondes, 35 fr.
Se fait également en argent, plaqué or et or. PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE.

DENTS conservées
PAR L'EMPLOI
DU **FORMODOL**
EN VENTE PARTOUT
Soignées, extraites ou posées
SANS DOULEUR
DOULEUR PAR LE
3.000 Attestations. Brochure franco.
INSTITUT DENTAIRE, 2, R. Richer
128, Rue Rivoli, Paris.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph. 12, B. Bonne-Nouvelle, Paris.



CHEMINS DE FER D'ORLÉANS
HIVER 1904-1905
BILLETS D'ALLER & RETOUR DE FAMILLE
Pour les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne
ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, SALIES-DE-BEARN, etc.

Tarif spécial G. V. N. 1.6 (Orléans)

Des billets de familles de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 20 à 40 %, suivant le
nombre des personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes gares du réseau d'Orléans, pour les stations
thermales et hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres
(aller et retour compris), et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz,
Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée)

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

VOYAGES CIRCULAIRES
à itinéraires fixes

La Compagnie délivre, toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des
billets circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter, à des prix très réduits,
en 1^{re}, 2^e et 3^e classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la
Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées), ainsi que
l'Italie et la Suisse.

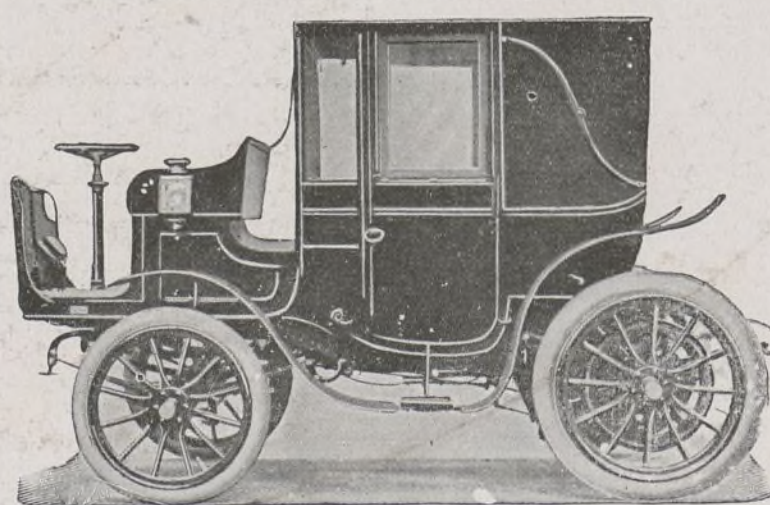
Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire. — La nomenclature de tous ces voyages,
avec les prix et conditions, figure dans le Livret-Guide horaire P. L. M., vendu au prix de 50 centimes
dans toutes les gares du réseau.

L'ÉLECTRIQUE

Ses

Voitures Électriques

La plus ancienne, et la plus importante
des Sociétés de Voitures électriques de Paris



GALLIA

Pratiques, Élégantes

Simple, Robustes

Confort, Régularité

Économie

CONSTRUCTION — VENTE — LOCATION — ENTRETIEN — GARAGE — CHARGE

L'ÉLECTRIQUE 17, rue Jean-Goujon, PARIS — Bureau et Garage : 400 chevaux de force — Téléphone 553-71
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS — Usine et Garage : 600 chevaux de force — Téléphone 540-08

A ALPHONSE ALLAIS

VIES DES PERSONNAGES ILLUSTRÉS

La belle Lurette et la bonne Franquette

ELLES NAQUIRENT LE même jour, au petit village de Thumécourt-sur-Lezancy.

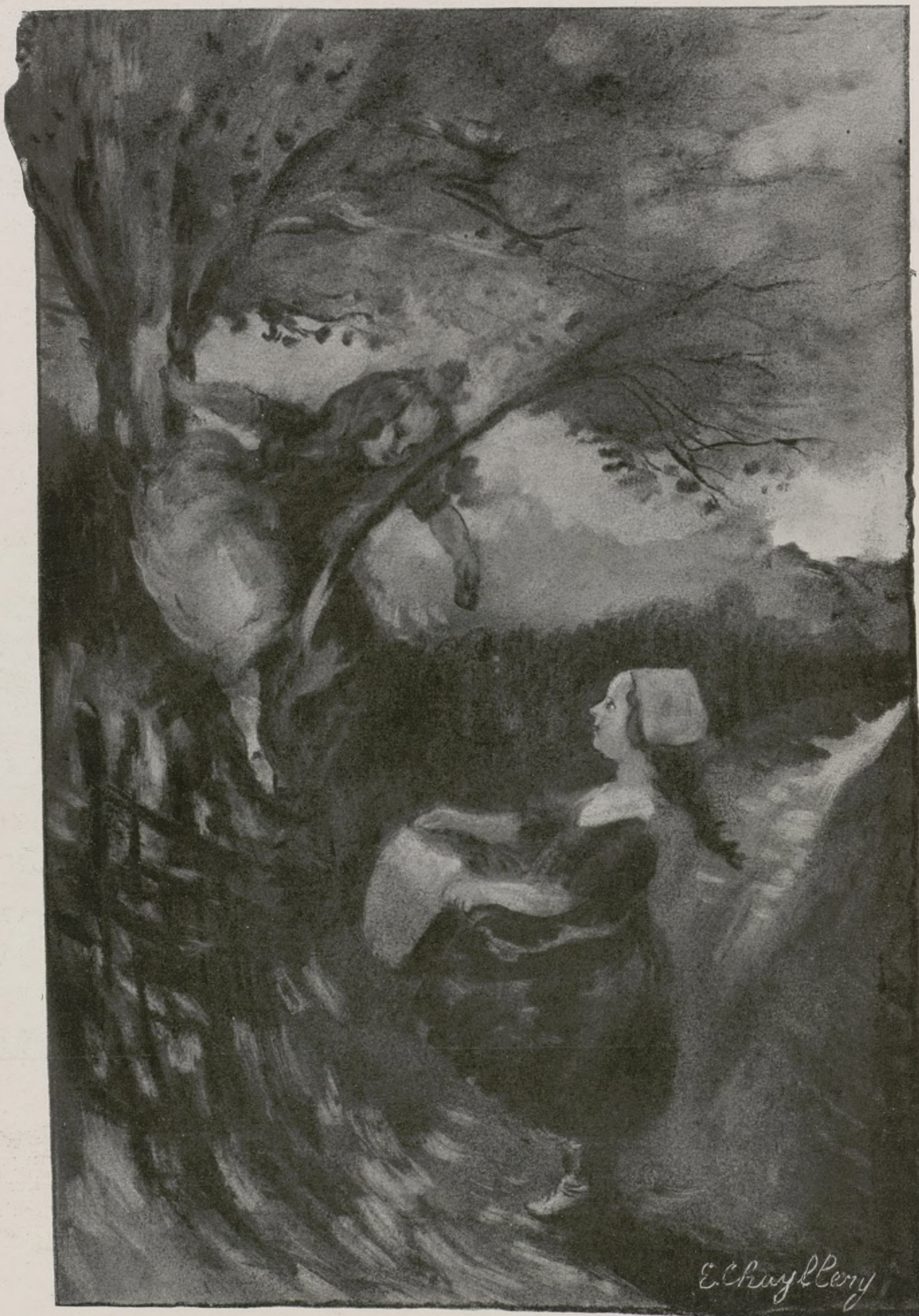
Elles étaient de condition différente. L'une, fille de fermiers, connut dès sa naissance la vie presque heureuse des paysans riches; l'autre vint au monde dans un taudis de journaliers, et apprit aussitôt qu'il y a tant d'inquiétude et de peine ici-bas, que l'on ne saurait considérer l'avenir au-delà du lendemain.

La première fut baptisée Aline, qui est un nom distingué, et séyant à une fille qui aura du bien; la seconde s'appela Marie, parce que l'on n'eut pas le temps de lui trouver quelque chose de plus spécial et de plus sonore. Marie est un prénom de pauvre.

Aussi bien, ces prénoms ne servirent-ils pas longtemps. Dès que les petites filles furent en âge d'aller à l'école et d'affirmer un peu leur caractère, on les dota de ces surnoms qui tiennent aux personnalités mieux que les patronymes eux-mêmes.

Aline était sage, discrète, tranquille; elle avait cet égoïsme prudent et souriant que l'on qualifie de « bonté ». Elle parlait peu, répondait juste, ne criait jamais, évitait la colère, restait sur une défensive aimable; elle mentait peu, allait droit son chemin: on l'appela Franquette.

Marie était vive, sensible, emportée; une force



NOUVELLE
INÉDITE
DE
PIERRE
VEBER

ILLUSTRATION
DE
E. CHAYLLERY

cachée la poussait sans cesse en avant, vers le bruit, la lumière, et les endroits où l'on recueille des horions. Elle s'agitait continuellement, et dans son sommeil même, elle ne savait point rester immobile; et son corps suivait par sou-

amies. Dans les villages, les distinctions sociales n'ont d'effet que le dimanche, où l'on s'habille en beaux atours; la semaine, rien ne permet de distinguer sur la grande route auprès de la fontaine, l'enfant riche de l'enfant pauvre.

Toutefois ce dernier est le plus robuste et profite, pour peu d'années du droit d'imposer de par sa force sa volonté aux autres. Lurette conduisait tous les jeux, elle marchait en avant de la bande des gamines qu'elle gouvernait; Franquette se tenait à l'arrière, parce que c'est la place où l'on risque le moins d'attraper des torgnoles.

Lurette grim-pait dans les arbres et cueillait les pommes du voisin; Franquette, de l'autre côté de la haie, tendait son tablier pour recevoir les fruits. Lurette n'admettait qu'un moyen de terminer les différends : le coup de poing; Franquette savait le pouvoir de la persuasion, et comment on peut présenter la vérité de façon à paraître avoir raison, même quand on a tort. Lurette, raidie dans son orgueil tenait tête à l'ennemi; Franquette pleurait à propos, demandait d'une voix douce et ne bravait personne.

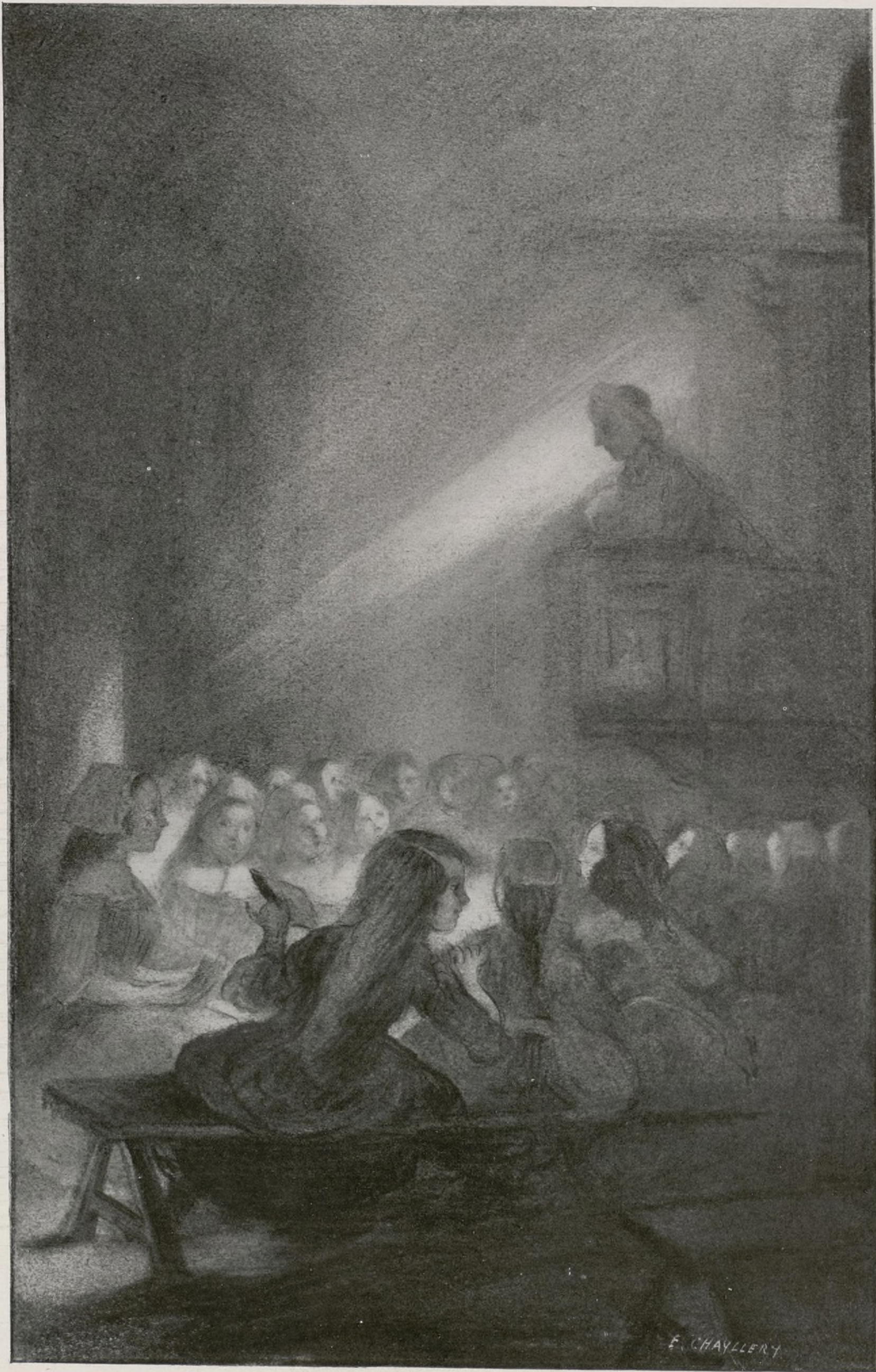
A l'école, Franquette prit sa revanche, sut lire, écrire, sut compter à merveille, écrasant de sa supériorité une Lurette désolante qui ne parvenait pas à épeler la célèbre phrase du syllabaire : « L'écureuil a mal à l'œil! Donnez-lui un fauteuil! » Puis, Lurette tenait chez elle l'emploi de servante, et

bresauts les rêves tumultueux qui lui faisaient une seconde existence, plus mouvementée encore. Comme elle était très « allante » on la surnomma Lurette.

Deux fillettes aussi différentes de caractère devaient être

n'avait guère le temps d'apprendre, à supposer qu'elle en eût le goût, ce qui semble peu probable.

Enfin, on paracheva leur éducation en leur enseignant la religion. Elles connurent qu'il y avait un Inspecteur Céleste



qui s'occupait de nos actions, à la manière d'un comptable mettant le doit des péchés en balance avec l'avoir du mérite.

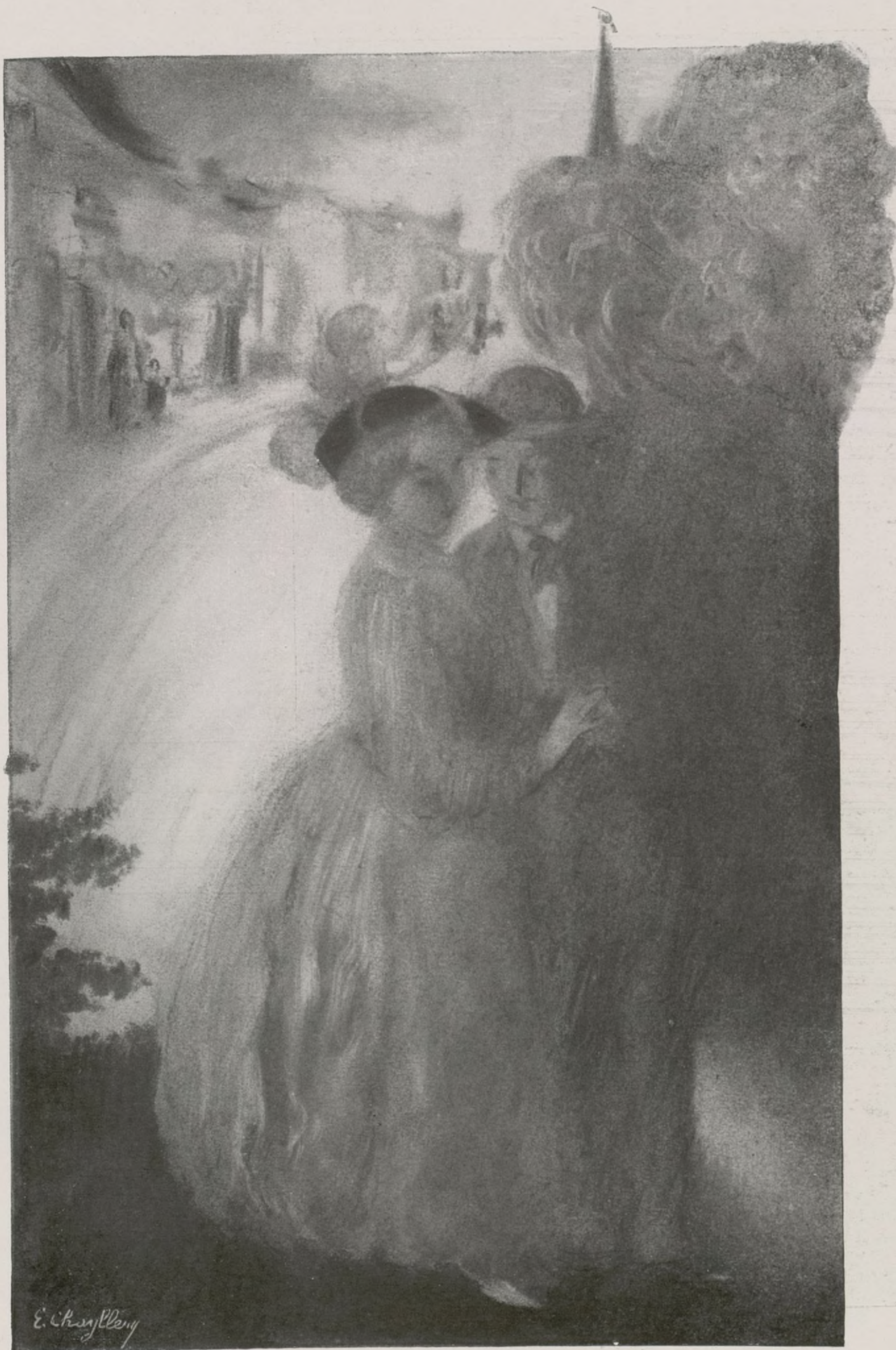
Pour avoir droit à la retraite dans l'autre monde, il fallait présenter un compte en règle, et, pour cela, s'abstenir

parole sacrée tombait à verse du haut de la chaire, ou pêchait naïvement de mille manières, Lurette fut bannie de l'Eglise, avec menace de griller dans l'enfer, en compagnie des réprouvés, des criminels, des démons, des blasphémateurs et

de toutes les petites filles qui n'ont pas été sages au catéchisme. Et elle fut privée de religion.

Le Prince des Ténèbres, lequel est bon prince, donne à ses ouailles des compensations terrestres, qui ont bien leur prix; Lurette reçut de lui la beauté. Tout d'un coup, en quelques mois, elle grandit, se développa, puis s'affina; et ceux qui revenaient du régiment, s'écriaient, la retrouvant: « Hé, Lurette, comme te voilà belle, à cette heure! » On le lui dit si souvent qu'elle finit par l'admettre; et elle fut désormais: la belle Lurette.

La beauté n'est guère appréciée dans les campagnes. On sait que toute jolie fille doit tourner mal, et, d'avance on la méprise un peu pour cela; puis la coquetterie se voit plus chez elle que chez les autres, sans doute parce qu'elle lui sied mieux, et cela agace celles qui ne sont plus belles et celles qui ne l'ont jamais été: les laiderons, et les mères de famille. A mesure que Lurette embellissait, on la regardait avec plus de défiance, et on lui demandait, tacitement: « Pour quand, ce faux pas? » Elle se sentit mal à l'aise parmi ses compagnes, et comme repoussée vers les hommes qui commençaient à faire attention à elle.



de bonnes ou mauvaises actions démesurées. Franquette accepta cette religion qui assure aux âmes ingrates un Paradis de fonctionnaires. Mais Lurette, qui jouait avec ses petits amis dans les bancs de la chapelle, ou s'endormait tandis que la

Bientôt elle eut un amoureux, puis deux, puis trois, puis dix; elle restait sage mais elle accueillait tout le monde, parce que l'admiration des hommes la vengeait des femmes. On l'embrassait rudement, on lui criait de grosses tendresses, on

la bousculait, et pourtant elle n'avait pas encore commis cette faute dont on l'accusait déjà.

Les commères du village la croyaient déniaisée depuis longtemps, lorsqu'elle se donna, sans amour, à un commis

s'être jamais informés de ce qu'elle avait pu devenir; et, après tout, ils pensaient avec tant de sages qu'il vaut mieux ne pas aller au devant de la tristesse.

Franquette, elle, prospéra; elle goûta les joies paisibles

que la Providence réserve aux petites filles qui se conduisent bien et qui sont nées de parents « aisés ». Elle fut la jeune personne accomplie et un peu agaçante à force de perfection; elle avait un caractère égal, ou plutôt elle n'avait pas de caractère du tout, n'ayant de sensualité d'aucune sorte. Aussi fut-elle aimée de tous. On lui choisit un mari de chromo, dont on disait que « c'était un cheval pour le travail ». C'en était un aussi, pour la subtilité. Mais il est reconnu que les meilleurs hommes sont les plus bornés.

Franquette fut fermière; levée dès quatre heures du matin, elle n'avait pas une minute de repos avant la nuit. Elle surveillait les travaux, donnait des ordres, réglait les repas et calculait sans cesse! Afin de devenir plus riche elle s'imposait mille privations; elle dut travailler jusqu'au jour de ses couches; et, à peine relevée, elle reprit sa tâche. Plusieurs fois elle fut mère; à chaque enfant qui lui naissait, elle calculait qu'il faudrait augmenter le bien et amasser sa part au nouveau venu. Toutefois, elle imposait sa loi au village; à l'église, elle tenait le premier rang; elle était sévère aux autres et décidait des réputations, car elle possédait beaucoup de terres. Le dimanche,

quand elle sortait, parée comme un reposoir, elle semblait promener l'allégorie de la Vertu souriante et récompensée.

Comme dans les histoires morales, un soir, à l'heure où les familiers de la ferme, assis le dos au mur, suivent d'un



voyageur, lequel ne fut pas peu surpris de l'hommage. Il partait le lendemain, elle le suivit; et les gens dirent que « cela devait arriver ». On la perdit de vue durant des années. Ses parents ne s'étonnèrent point; ils moururent sans

œil endormi déjà la chute lente de la nuit dans la vaste cour, la bonne Franquette vit arriver une pauvre; ce n'était plus l'instant de la charité. La fermière se préparait à chasser la loqueteuse avec une de ces phrases polies qui écartent les

maigre et poussiéreuse femelle, que les diverses misères avaient épuisée.

Franquette ressentit alors la plus grande joie de sa carrière : elle pouvait dorénavant mesurer son propre bonheur; celle qui arrivait là était privée de toutes les gloires et de toutes les quiétudes. Car l'indigence a été créée pour que les riches apprécassent mieux leur félicité. La bonne Franquette fut bonne, et laissa entrer la pauvre Lurette; elle la fit asseoir à ses côtés, dans la grande salle de la ferme, et la servit ainsi que Saint-Louis servait les mendiants; elle fut aimable, prévenante, s'efforçant d'égayer la camarade malheureuse; et lorsque le fermier et les enfants furent couchés, les deux femmes restèrent ensemble.

La bonne Franquette s'était réservée une jouissance supérieure; elle s'était promis de demander à son amie d'enfance le récit des tribulations par lesquelles celles-ci avait passé. Elle supposait avec raison que les moindres incidents de cette douloureuse histoire lui procureraient l'âpre plaisir de mieux goûter sa propre tranquillité, sa richesse et sa dignité. Déjà, elle avait compté une à une, les tares de ce lamentable corps dégradé, les rides qui plissaient les joues et le front, le désastre de la chevelure, l'horreur de la bouche aux dents rares, la déchéance de cet être que le malheur avait, en quelque sorte, raboté; les yeux douloureux avaient perdu la caresse de leurs longs cils, et les mains, jadis si fines, se nouaient pour une continuelle prière. Un bien-être indicible par-

courait les nerfs de la digne Franquette; mais elle voulut savoir quels événements effroyables avaient en dix ans provoqué cette ruine.

Longtemps, la belle Lurette refusa de parler; reposée, rassasiée, elle s'efforçait d'oublier l'horrible songe qui avait été sa vie; elle se



E. Chouffey

malheureux plus sûrement que ne le feraient des menaces. Mais l'autre : « Je suis Lurette, dit-elle; j'ai marché toute la journée, je n'ai pas mangé, laisse-moi me reposer chez toi. »

Ainsi qu'il était prévu, la belle Lurette n'était plus qu'une

faisait prier, inquiète d'avoir à révéler des choses si folles dans le solennel repos de la salle. Puis, comme l'autre insistait, elle céda.

Deux heures durant, la belle Lurette se confessa; le commis voyageur l'avait lâchée; comme elle était fort jolie,

lancée; elle s'offrit un titre aristocratique composé d'un nom moyen-âge, d'une particule et d'une sous-préfecture.

Elle avait été citée dans les journaux qui s'occupent encore des faits et gestes des filles de joies. Elle avait porté les plus belles

robes dans les plus belles fêtes, et mangé les choses les plus coûteuses; des hommes qui l'aimaient lui avaient donné plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter le canton entier; d'autres ne lui avaient offert que le plaisir, et pour eux, elle avait tout quitté; elle était allée des bras des uns aux bras des autres, affolée, douloureuse, inquiète, joyeuse, et passant du plus sûr bonheur à la plus grande peine; et tant de noms, de petits noms plutôt, avaient traversé sa mémoire, qu'elle les embrouillait : « J'étais avec Jacques à ce moment!... Non! Je n'étais plus avec lui, j'étais avec Charles! » Elle avait aimé Jacques pour la vie, et Charles jusqu'à la mort, et Albert pour l'éternité; à tous elle s'était donnée avec la même ardeur, et chaque fois elle avait été heureuse de se donner, comme si c'eût été la première.

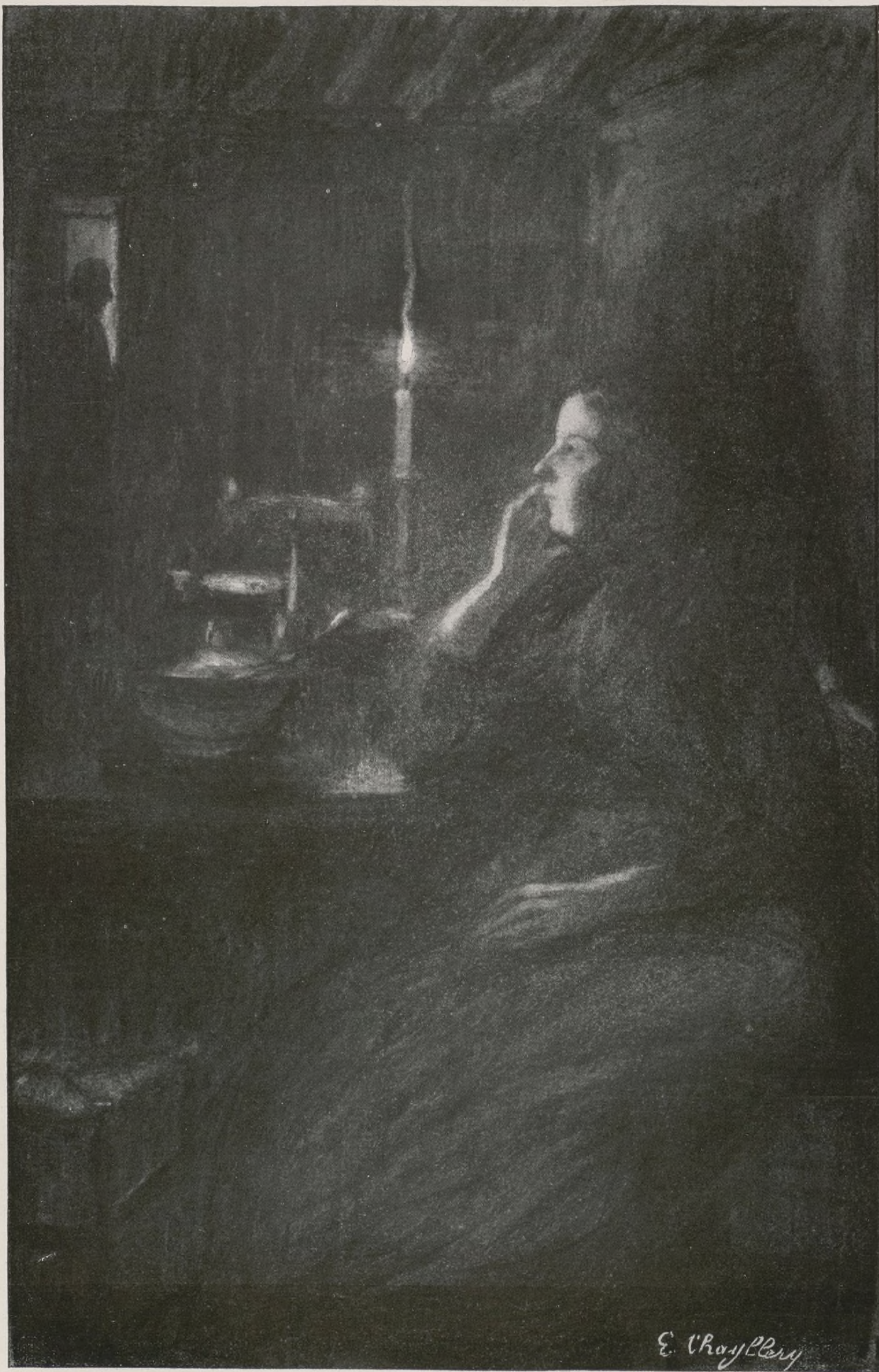
Ainsi, presque à son insu, elle était tombée de richesse en misère, de beauté en laideur. Maintenant, elle racontait les heures honteuses, quand elle s'était livrée à tous pour l'amour d'un seul, les nuits atroces et les journées pires, et les bouges, et la prison; enfin, la grande route et le retour au pays...

Elle acheva son récit, et prise de fatigue, se retira pour dormir; lorsqu'elle fut partie, la bonne

Franquette resta longtemps à réfléchir, dans le silence, et bientôt, sans bruit, elle se mit à pleurer, à pleurer...

Car elle venait de découvrir qu'elle n'avait jamais été heureuse, et qu'elle avait manqué sa vie.

PIERRE VEBER



on s'était empressé de la recueillir; un peintre l'aima; elle entra au théâtre, où elle figura; elle fut le Génie de la Neige dans une féerie, la Feuille de Chêne dans une revue et la Reine de Navarre dans une opérette; c'est alors qu'elle fut



NOUVELLE INÉDITE
DE
PIERRE VALDAGNE

ILLUSTRATION
DE
A. BELLEROCHE

L'AMIE

ON DINE : Le père, Charles Avelin, de la maison Avelin-Labrit, importante fabrique de caoutchouc; cinquante ans, figure de brave homme bien portant, l'œil vif, le geste cordial.

La mère, Berthe Avelin, encore jolie dans la plénitude de ses trente-huit ans; le profil pur et tranquille sous ses cheveux noirs; une gentille femme aux beaux yeux sages qui a aimé son mari et adore son fils.

Le fils, Alfred Avelin, Frédy, comme l'appelle sa tendre maman; première année de droit, doux, timide, parfaitement élevé; trop rêveur au gré de son père qui est homme d'action et qui, tout seul, a bâti sa fortune.

Un vieux domestique (le vieux domestique dévoué et fidèle des honnêtes maisons bourgeoises) sert à table dans le décor d'une salle à manger simple mais confortable.

— Ah! Charles!... que je te dise! s'écrie M^{me} Avelin. J'ai fait une rencontre. Devine!

Charles Avelin lève la tête :

— Comment veux-tu que je devine? Tu peux rencontrer cent personnes!

— Devine, quand même!

— Un homme ou une femme?

— Une femme.

— Blonde ou brune?

— Blonde... oh!... très blonde!...

— Autrement dit, teinte?

— Je n'assurerais rien.

— Où l'ai-je vue?

— Mais, tu ne l'as jamais vue! Tu ne la connais pas!

— Et tu prétends que je devine?

Tous les trois se mettent à rire.

Mais Berthe redevient aussitôt sérieuse :

— J'ai dû t'en parler souvent : Faustine Denoyelle. Nous avons été en pension ensemble. Elle est plus jeune que moi de trois ou quatre ans. Elle s'est mariée après moi.

Avelin semble courir après un souvenir :

— Denoyelle? Faustine Denoyelle?... Qu'est-ce qu'il fait, son mari?

Mais Berthe l'arrête :

— Tu n'y es pas! Denoyelle, c'est son nom de jeune fille. Elle l'a repris.

— Elle l'avait donc perdu?

— Elle s'était mariée à un M. Bucquois qui avait un commerce à Buenos-Ayres. Faustine a vécu là-bas assez longtemps. Elle est revenue, seule et divorcée.

— Divorcée?... Jolie et divorcée? J'espère bien que tu vas nous la présenter, ton amie Faustine...

— Charles!...

— Quoi donc?... Une jolie femme divorcée c'est toujours agréable à voir!

— Je trouve ces plaisanteries-là ridicules... surtout quand nous ne sommes pas seuls!

Berthe a regardé Frédy qui sourit gentiment :

— Ma pauvre maman, papa te taquine!

— La vérité, reprend gravement M^{me} Avelin, est que Faustine a été très malheureuse.

— Laisse-moi croire, dit Avelin narquois, qu'elle s'est consolée.

— Oui. Elle a pris le dessus! Je l'ai retrouvée tantôt

aussi gaie, aussi rieuse qu'à la pension, quand elle inventait des tours à faire pouffer toute la classe!... Ah... cette Denoyelle!... J'ai été contente de la revoir... Après tant d'années!... Elle m'a très bien reconnue : elle m'a dit que je n'avais presque pas changé. Elle non plus, du reste! Un peu plus grasse, mais jolie, avec des yeux amusants et une vivacité extraordinaire!... Nous avons été prendre une tasse de thé... Nous avons bavardé pendant une grande heure... Nous nous sommes rappelés un tas de choses! Elle m'a rajeunie!

— Et vous avez pris rendez-vous pour demain, je parie!...

— Oui. Elle viendra me voir demain. Je me propose même de la prier de dîner avec nous.

Frédé s'était levé et embrassait sa mère :

— Bonsoir, maman!

— Quoi? Tu sors, ce soir?

— J'ai rendez-vous avec des amis.

— Mais tu es sorti hier!

— C'était avec d'autres amis, hier!

— Cela prouve que ton fils a beaucoup d'amis, ma chère femme, conclut Avelin en vidant sa tasse de café.

Le jeune Alfred s'était vite esquivé; il n'entendit pas son père qui répondait au froncement de sourcils de Berthe :

— Que diable!... un jeune homme, c'est un jeune homme!

— Oh!... dit M^{me} Avelin, la bouche dédaigneuse, je connais tes théories!... Je t'en fais grâce!

* *

Faustine Denoyelle était donc venue voir son amie retrouvée. Berthe l'avait retenue pour le dîner; on avait passé une soirée excellente!

Certainement Faustine était une jolie femme; mais sa beauté différait de celle de M^{me} Avelin, calme et un peu sévère. Faustine Denoyelle très blonde (teinte, peut-être, comme disait Berthe) n'avait pas le visage régulier. Elle tirait son charme de l'extrême mobilité de sa physionomie, d'un nez spirituel, de la

malice amusée de ses yeux clairs et de la grâce vive de toute sa petite personne. La poitrine pleine, la taille mince, les mains très soignées, une coquetterie de mise un peu exagérée, elle offrait un contraste sensible avec Berthe dont la tenue était toujours simple et discrète.

Ce soir-là, Faustine portait un délicieux corsage clair dont le col, largement échancré, dégagait son cou d'un dessin pur, et sa nuque ambrée et tiède de blonde.

Le dîner avait été strictement intime et, tout de suite, on s'était trouvé en pleine sympathie. Berthe, toute heureuse, revenue à ses années de jeunesse, évoqua des souvenirs de pension, rappela des noms qui rappelaient mille choses : « Et Sophie Lejeune? Et la grosse Marie Poulet? Et Bérrouilly, avec ses pieds? Qu'est devenue Blanche, et Louise, et Germaine? »

Toujours c'est M^{me} Avelin qui donnait les renseignements,

parce que Faustine avait trop vite quitté la France et ne savait plus rien de personne.

Charles Avelin ne se déplut pas dans la société de l'amie de sa femme : sa jovialité bon enfant s'accorda même très vite avec la gaîté prestée de Faustine Denoyelle; il la sentit prime-sautière et franche, ennemie des attitudes compassées.

Après dîner, on attaqua la musique.

Frédé jouait du violon, sa mère l'accompagnait. Ce furent quelques sonates sagement exécutées et sans fautes!

— N'êtes-vous pas musicienne aussi? demanda Charles Avelin à M^{me} Denoyelle.

Berthe répondit pour son amie :

— Elle est excellente musicienne! A la pension, elle avait une voix charmante. Est-ce que tu chantes encore, Faustine?

— Mais oui!

Faustine ne se fit pas prier; elle se mit au piano, s'accompagna elle-même.

Mais ce ne fut plus de la musique classique; elle aimait les airs faciles, rythmés, gais; elle connaissait toutes les opérettes, en chantait les romances d'une voix chaude, et soulignait les intentions.

Avelin s'enthousiasma :

— A la bonne heure! Voilà de la musique amusante!... Figurez-vous, chère Madame, que ma femme et mon fils ne me régalaient que de Beethoven, de Gluck, de Haydn... c'est navrant!... Et la *Périchole*? Connaissez-vous la *Périchole*? Voilà qui est délicieux!

Faustine connaissait la *Périchole*; elle connaissait tout ce répertoire.

— A l'étranger, expliqua-t-elle, surtout dans l'Amérique du Sud, le grand Art n'est pas très en faveur : les Étoiles en tournée nous apportent surtout ce que ma chère Berthe doit considérer comme de simples horreurs!

Assise devant le piano, Faustine tournait coquettement la tête, tendait son cou charmant et glissait du côté de son amie un fin regard malicieux et tendre!

— Je t'assure, Faustine, que je n'ai pas de parti pris.

— Et vous, Monsieur?

Frédé, ainsi interpellé, rougit beaucoup. Il protesta que, lui non plus, n'avait pas de parti pris; qu'il faisait beaucoup de musique classique avec sa mère, mais que l'autre musique — qui était « autre chose » — était loin de lui déplaire. En réalité la présence de M^{me} Denoyelle l'animait fortement. Un obscur instinct l'avertissait de tout ce qu'il y avait de « femme » dans cette jolie femme. Alfred Avelin était un jeune homme très sage. Lorsqu'il échappait à la sollicitude un peu exagérée de sa mère, c'était, vraiment, pour aller retrouver quelques camarades, fumer des cigarettes et échanger des opinions politiques, philosophiques ou littéraires. Frédé ne fréquentait pas la jeunesse dissipée et il ignorait les brasseries équivoques.

Mais il avait dix-neuf ans : il rêvait beaucoup; il faisait même des vers qu'il n'osait montrer à personne, et le parfum léger qui flottait autour des cheveux de Faustine, son assurance de femme libre, sa cordialité avec lui, gentille, presque déjà camarade et qui dissipait son ordinaire timidité, tout cela l'exaltait un peu. Il prenait, ce soir, conscience de la vie qu'il ne connaissait encore que par les livres et il en subodorait déjà, non sans émotion, les probables et entraînantés séductions.

On se sépara tard en se promettant de se revoir bientôt.

* *

En très peu de temps l'intimité entre les Avelin et M^{me} Denoyelle devint complète et, comme il arrive pour les choses soudaines, elle fut exagérée. Sous le plus mince prétexte et souvent sans prétexte, Faustine accourait chez son amie, l'enlevait pour une promenade ou pour un essayage.





Reproduction interdite

LES SAULES, *effet de soleil d'automne*
par PICASSO

Ayuntamiento de Madrid

Le soir, on dînait ensemble, soit à la maison, soit dehors; le beau temps autorisait des parties dans les restaurants du Bois; Faustine y apportait tant d'entrain et de gaieté, que Charles Avelin ne grognait plus pour mettre un habit, que Frédy prenait des airs de jeune viveur pour commander aux maîtres d'hôtel et que Berthe, elle-même, se surprenait à assaisonner de commentaires risqués l'entrée sensationnelle de quelque demi-mondaine à la mode.

Un pareil engouement ne pouvait pas durer pour une femme aussi équilibrée et aussi sage que Berthe. Tant de mouvement la fatigua. Elle en jugea bientôt toute la futilité. Puis... surtout! une certaine inquiétude sourde d'abord, plus précise ensuite, lui vint à constater combien son mari se plaisait dans la société de Faustine dont, par ailleurs, la coquetterie l'effarouchait un peu.

Quand de pareilles idées entrent pour la première fois dans la tête d'une femme, elles y font un terrible chemin.

Par malheur, le vieux père Labrit, l'associé d'Avelin, acheva de troubler Berthe par des propos imprudents. Labrit était un vieux célibataire de soixante ans, entêté et mal commode, auquel M^{me} Denoyelle ne « revenait pas ». L'allure indépendante de la jeune femme l'offusquait, et il crut de son devoir de mettre Berthe 'en garde contre « ces petites poupées oisives, bien habillées et bavardes, qui sont un danger constant pour les bons ménages. »

C'était mettre de l'huile sur le feu.

M^{me} Avelin prit des résolutions fermes. Dans une quinzaine, elle allait s'installer à Montmorency, dans la belle villa que Charles Avelin avait fait bâtir et dont il était si fier. Ce serait l'occasion d'espacer son amie.

*
**

La villa des Avelin, haut perchée sur la colline et appuyée contre la forêt, domine l'admirable vallée de Montmorency. De la terrasse du parc, on jouit d'une vue sans pareille; ce parc, lui-même, est fort beau, ombragé d'arbres séculaires, égayé de vastes pelouses vallonnées et fleuries, avec des allées larges et claires et des parties mystérieuses et abritées, où l'on peut se garantir contre la trop grande chaleur du jour.

Berthe Avelin avait trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'il était impossible de rompre tout d'un coup avec M^{me} Denoyelle. De plus, Charles aurait demandé des explications : et il fallait les éviter à tout prix. Rien n'est plus maladroit que d'avouer à quelqu'un qu'on le soupçonne, quand on commence seulement de le soupçonner.

Berthe invita donc Faustine à venir passer un dimanche à Montmorency.

M^{me} Denoyelle arriva toute pimpante et se jeta dans les bras de son amie; tout aussitôt, la maison prit un air de fête. Au grand ennui de Berthe, la seule présence de Faustine animait, égayait Avelin et Frédy. Elle s'extasia sur la beauté du domaine, raconta des choses drôles, promit au père une partie de billard et au fils une partie de tennis. Mais, tout de suite, elle exigea qu'on lui fit faire le tour du propriétaire et s'empara, sans façon, du bras de Charles Avelin.

Berthe ne les vit pas s'éloigner tous les deux, sans un serrement de cœur. Elle songea : « Comme la vie contient d'embûches ! Voilà un homme sage et rangé qui, toute sa vie, s'est consacré au travail et à sa famille, et il suffirait de l'arrivée d'une femme dangereuse, aux mœurs indépendantes, à l'esprit libéré, pour faire crouler tout ce bonheur et conduire un bon ménage aux pires catastrophes ! »

Berthe trouva que la promenade durait longtemps, et elle ne se rassura qu'en voyant Frédy revenir en compagnie de son père et de M^{me} Denoyelle; il les avait rejoints en route; Pourtant la bonne humeur de Charles paraissait si franche.



Il y avait dans l'allure joyeuse et décidée de Faustine tant de naturel; elle jouait si gentiment à courir avec ce grand fou de Frédy, que Berthe allait se détendre et renoncer, peut-être, à ses appréhensions si, vers midi, le soupçonneux et grognon Labrit n'était venu, sans prévenir, s'inviter à déjeuner. Dès qu'il parut, M^{me} Avelin eut peur. Elle devina que cet homme allait la tourmenter encore, la forcer à ouvrir les yeux, lui prouver qu'elle ne devait pas se relâcher une minute de sa surveillance.

Et Labrit n'y manqua pas.

Comme on venait de servir une coupe de fraises, Faustine, à la suite d'un faux mouvement, laissa tomber un fruit dans sa manche ouverte. Elle poussa un petit cri, prit la fraise qui avait glissé jusqu'au coude et la posa sur son assiette. Alors, en exagérant son geste de galanterie surannée, Charles Avelin s'empara de la fraise et la mangea :

— Ce sera sûrement la meilleure !

Berthe rougit un peu, puis pâlit sous le regard féroce du vieux Labrit. Un peu plus tard, comme il prenait congé, désirant revenir dîner à Paris, Labrit prit à part M^{me} Avelin :

— Vous avez remarqué, je suppose, l'incident de la fraise, tout à l'heure ? Je crois que c'est caractéristique et que vous n'accueillerez plus aussi cordialement cette aventurière !

La journée parut bien longue à Berthe. Elle ne se sentit un peu tranquille qu'au moment où M^{me} Denoyelle se mit en devoir d'aller prendre son train de onze heures. C'est Frédy qui devait la conduire à la gare.

Mais, hélas ! le moment des adieux réservait à Berthe une surprise pénible : Faustine, tout en l'embrassant, lui lança avec son ordinaire sans-façon :

— Écoute, ma chérie, je vais être très indiscrete : ta propriété est délicieuse, c'est un vrai paradis; je viens d'y passer une journée exquisite ! Veux-tu m'y inviter pour une quinzaine ? Tu ne t'imagines pas le bonheur que j'aurai à ne pas te quitter.

Et, avant même que Berthe eut trouvé une parole,

**

Charles Avelin acceptait d'enthousiasme et Frédy battait des mains.

« Labrit voyait clair, songea M^{me} Avelin, et mon bonheur est menacé ! »

La mesure était comble cette fois. Berthe résolut de causer, dès le soir même, avec son mari. Elle serait prudente ; elle ne se démasquerait pas ; mais elle signifierait nettement à Avelin que M^{me} Denoyelle avait cessé de lui plaire. On verrait bien comment le mari allait accepter la révélation.

* *

Il l'accepta bien... trop bien !

Il l'accepta trop bien, parce qu'il fut tout de suite, ou presque, de l'avis de sa femme. Quelques légères objections, pour la forme :

— Tu la trouvais toi-même charmante ; c'est toi qui l'as amenée ici... Enfin, c'est à toi de décider ; ce que tu jugeras à propos de faire, sera bien fait !

Avelin capitulait trop vite ! Maintenant que Berthe n'avait plus sur la vie et sur les hommes sa belle innocence, elle démêlait une profonde hypocrisie dans la facilité de son mari à lui donner raison. Il exagérait la condescendance, il jouait le bon apôtre... Berthe ne serait pas sa dupe ! Elle laisserait Faustine venir ; elle lui ferait même très bonne figure, mais elle tiendrait l'intrigante sous ses yeux : elle épierait ses manœuvres, et comme les amoureux sont toujours imprudents, elle les surprendrait et saurait les punir !

* *

M^{me} Denoyelle s'installa.

Pendant trois jours, il ne se passa rien de remarquable. Faustine accablait Berthe d'amitiés ; Charles Avelin partait tous les matins pour ses affaires et revenait, le soir, content et tranquille.

Les deux femmes, dans la journée, lisaient sous les arbres du parc ou faisaient, avec Frédy, de grandes promenades. Vers six heures, Faustine et Frédy s'en allaient vers le tennis ou vers le piano. On avait cessé les airs d'opérette ; M^{me} Denoyelle chantait maintenant des romances sentimentales ; du reste Berthe remarquait chez son amie un peu moins de gaieté ; elle semblait plus grave et même, parfois, recueillie.

Quant à Frédy, il se montrait plein d'entrain et s'amusait comme un grand enfant. M^{me} Avelin aurait pu lui reprocher d'abandonner bien souvent ses livres de droit : mais elle était indulgente et comprenait que Frédy profitât de la présence d'une étrangère pour se reposer et prendre quelques vacances.

En somme, malgré sa plus active attention, Berthe allait trouver que ses soupçons étaient au moins prématurés

et elle était sur le point d'en vouloir à Labrit de ses méchants avertissements, quand une nuit, vers deux heures du matin, M^{me} Avelin, qui ne dormait pas, entendit le bruit d'un pas léger sur le sable d'une allée. En une seconde, elle fut à sa fenêtre. Mais elle eut beau sonder la nuit du regard et prêter l'oreille, elle ne vit et n'entendit plus rien.

La journée du lendemain lui fut lourde. Elle ne parvenait pas à maîtriser sa nervosité. Ce fut au point qu'après dîner, Avelin lui en fit l'observation :

— Depuis que M^{me} Denoyelle est ici, tu parais agitée et inquiète. Je me souviens que tu appréhendais cette vie commune. Tu me l'avais dit, non sans vivacité. Pourquoi n'essayerais-tu pas d'abrégier le séjour de ton amie ? Il me déplait de te voir si nerveuse.

— Oh !... j'espère bien qu'elle ne restera plus bien longtemps, maintenant !

Berthe ajoutait en aparté :

« Hélas !... quand Faustine ne sera plus ici, elle saura bien retrouver mon mari à Paris, sans que je le sache ! »

* *

La nuit est claire. Les rayons obliques de la lune argentent la lourde masse des arbres ; l'air tiède est embaumé de l'odeur des acacias en fleurs. Mais ni le calme de la nature endormie, ni la beauté apaisante du paysage nocturne n'arrivent à distraire de ses pensées lancinantes la femme qui se crispe, là, à l'appui de sa fenêtre ouverte.

Le bruit de pas sur le sable de l'allée, le même bruit qu'hier, Berthe vient de l'entendre encore et, cette fois, à ne pas douter qu'il soit réel. Elle a bondi hors de son lit, et elle a ouvert sa fenêtre ; mais, comme hier, c'est la solitude complète, c'est le silence : elle est venue trop tard !

Que faire ?...

Eh bien, faire n'importe quoi, mais savoir ! Voilà trop longtemps qu'elle soupçonne, qu'elle doute, qu'elle est suppliciée. Elle veut savoir, elle saura ! Elle gagnera le parc, elle se glissera derrière les arbres, elle surprendra le mari coupable, l'amie traîtresse, voleuse de son bonheur ! Après ?... Elle ne sait plus ; mais au moins, elle ne sera plus torturée par le doute, qui est la plus atroce des souffrances.

Et Berthe Avelin se couvre d'un ample manteau, ouvre sa porte, descend l'escalier, évite le vestibule sur lequel donne la chambre de Frédy qu'il ne faut pas éveiller, qui dort du bon sommeil de sa belle innocence ; elle gagne le salon, ouvre la porte-fenêtre, arrive au perron, en descend les quelques marches et se jette dans le parc.

Elle sait où elle va. Là-bas, au bout d'une petite allée, il y a un cirque de



grands tilleuls et un banc de bois où, bien souvent, elle-même a rêvé le soir.

Si les coupables sont réunis, c'est là, sur ce banc, dans l'ombre des grands arbres qui arrêtent les rayons de la lune.

Berthe s'y achemine à pas silencieux : elle surprendra les traitres par derrière. Son cœur bat si fort qu'elle en entend les coups sourds au dedans d'elle-même.

Elle ne s'est pas trompée ! Un murmure de voix confuses arrive jusqu'à elle : elle s'avance encore et voit deux ombres enlacées sur le banc de bois, à peine distinctes dans la nuit des tilleuls centenaires.

Pourtant une voix se précise : c'est celle de la femme, c'est la voix de Faustine :

— Il faut rentrer ! Nous sommes fous ! Si nous étions surpris !... Oui, oui, je suis heureuse, je t'adore ! Mais il faut être raisonnables, mon amour !... il faut rentrer !

Berthe se sent défaillir ; et, instinctivement, elle étend le bras pour chercher un appui. Elle froisse quelques feuilles, touche une branche basse et, au bruit, la femme, là-bas, se dresse :

— Quelqu'un !... fait-elle d'une voix rauque.

A quoi une autre voix répond, et quelle voix, grand Dieu !

— Il n'y a personne !... C'est le vent dans les feuilles !

— Ah !... mon Frédy adoré !... comme j'ai eu peur !

Et les deux ombres s'enlacent de nouveau, et Berthe, qui s'enfuit, entend le bruit d'un grand baiser !

* * *

— Les femmes sont bien les êtres les plus capricieux du monde ! disait, le lendemain soir, Charles Avelin à sa femme. Il n'y a pas vingt-quatre heures, tu ne pouvais plus supporter ici M^{me} Denoyelle ; elle t'agaçait ; tu cherchais un moyen de la renvoyer à Paris. Je t'avoue que je ne comprenais pas bien

pourquoi, mais enfin, ça m'était égal, et je ne t'aurais certes pas empêchée de faire à ta guise. Or, aujourd'hui, je te vois l'accabler de gentilleses ; tu l'écrases sous ton amitié, et comme elle te faisait part, timidement, de sa crainte d'abuser de ton hospitalité, tu lui réponds : « Comment, chérie !... Mais j'espère bien que tu te considères ici comme chez toi, et que tu n'as pas l'intention de t'en aller avant que nous rentrions nous-mêmes ! » Encore une fois les femmes sont bien capricieuses !...

— Pas tant que tu penses, reprit Berthe. J'ai longuement causé, tantôt, avec Faustine. Je la croyais d'âme superficielle : mais j'avais tort. Elle est bonne, très bonne et c'est la qualité essentielle, la seule que je lui demande. Une femme très bonne n'est jamais à craindre... et, d'autre part, elle est charmante !

— Qu'il soit fait selon ta volonté, dit Avelin. Moi, je suis content quand tout le monde est d'accord. Pourtant, laisse-moi te dire une chose : ne crois-tu pas que cette femme charmante ne soit justement un peu trop charmante ?

— En quoi peut-on être trop charmant ?

— Eh ! mon Dieu... ton fils n'est plus un enfant ; il est très beau garçon...

— Frédy !... s'écrie M^{me} Avelin sur un ton scandalisé.

— Frédy, parfaitement ! Et ne crois pas que la différence d'âge soit un obstacle. Beaucoup de femmes, dans la maturité...

Mais Berthe Avelin cloue son mari d'un regard terrible, et elle dit, péremptoire :

— Tu es fou, je suppose !

PIERRE VALDAGNE





ILLUSTRATION DE
ANDRÉ DEVAMBEZ

Rosanie

Conte de Fées de CAYLUS

PERSONNE dans le monde n'ignore que toutes les fées, quoiqu'elles vivent plusieurs siècles, sont sujettes à la mort, & à toutes les infirmités de l'animal dont elles sont obligées de prendre la figure un jour de la semaine. Ce fut dans une pareille circonstance que périt malheureusement la reine des fées. On prononça les éloges de la défunte; l'on convoqua (suivant l'usage) l'assemblée générale des fées, & l'on procéda à l'élection d'une nouvelle reine; après bien des débats, toutes les voix se réunirent enfin sur deux d'entr'elles. L'une se nommoit Paridamie, & l'autre Surcantine. Elles étoient célèbres par leurs talens, & recommandables par leur capacité. Leur mérite étoit si parfaitement égal, que malgré les lumières des dames qui composoient l'assemblée, il n'étoit pas possible de faire un choix, & de donner la préférence, sans commettre une injustice. Enfin, pour accorder tout le monde, l'on convint d'une voix unanime, que celle des deux qui produiroit aux yeux des hommes quelque chose de plus singulier que sa concurrente, feroit dès ce moment reconnue pour la reine. L'assemblée décida (avant que de

Ayuntamiento de Madrid



se féparer) que l'admiration que l'on causeroit aux hommes, n'auroit point pour principe le bouleversement des élémens, non plus que tout le fracas devenu si commun dans les histoires de féerie. Elle déclara authentiquement qu'elle ne vouloit ni montagne transportée, ni métamorphose de cette espèce. Surcantine, en conséquence de ces résolutions, forma le projet d'élever un prince que rien ne pouvoit rendre constant ; & Paridamie entreprit de faire voir aux mortels une princesse qui soumettroit à elle tous ceux qui la verroient un moment. On ne limita point le temps qu'elles devoient employer à l'exécution de leur ouvrage. Le royaume fut remis entre les mains des quatre plus vieilles du corps, que leur âge éloignoit de toute ambition.

Paridamie avoit depuis longtemps un grand fond d'amitié pour le roi Bardondon ; ce prince étoit doué de talens & d'esprit ; & sa magnifique cour étoit le modèle de la galanterie, de la politesse & de la probité. On n'a jamais vu une cour semblable à la sienne ; aussi la reine Balanice étoit-elle une personne charmante. C'est encore ce que l'on a vu bien rarement sur le trône, que deux époux à la fois si parfaits.

De cette belle alliance il n'étoit venu qu'une fille qu'ils aimoient à la folie ; elle se nommoit Rosanie, nom qu'il n'avoit pas été difficile de lui donner, puisqu'elle étoit venue au monde avec une rose charmante sur la gorge. A l'âge de quatre ans, elle avoit déjà dit des choses surprenantes, & plusieurs courtisans les faisoient non-seulement par cœur, mais encore ils les répétoient à tous les momens. Au milieu de la nuit qui suivit l'assemblée des fées dont on vient de parler, la reine Balanice fit un cri perçant qui réveilla le roi Bardondon ; car malgré la galanterie de leur cour, les bons princes ne faisoient point lit à part. La reine dit à tous ceux qui vinrent à son secours, que la douleur qu'elle avoit témoignée n'avoit d'autre fondement que l'illusion d'un songe : il m'a paru, ajouta-t-elle, que ma fille étoit devenue tout-à-coup un bouquet de roses, & dans le temps que j'en examinois les fleurs avec autant de curiosité que de tendresse, un oiseau, charmant à la vérité, est venu fondre sur moi, & me l'a enlevée. Que l'on aille au plutôt, continua-t-elle, savoir comment se porte ma fille : on courut à son appartement, mais que devinrent le roi, la reine & toute la cour, quand ils apprirent que Rosanie n'étoit pas dans son berceau ? Plus les recherches que l'on fit pour en avoir des nouvelles furent inutiles, & plus la reine devint inconsolable ; Bardondon n'étoit pas moins affligé ; mais en homme ferme, il faisoit renfermer sa douleur.

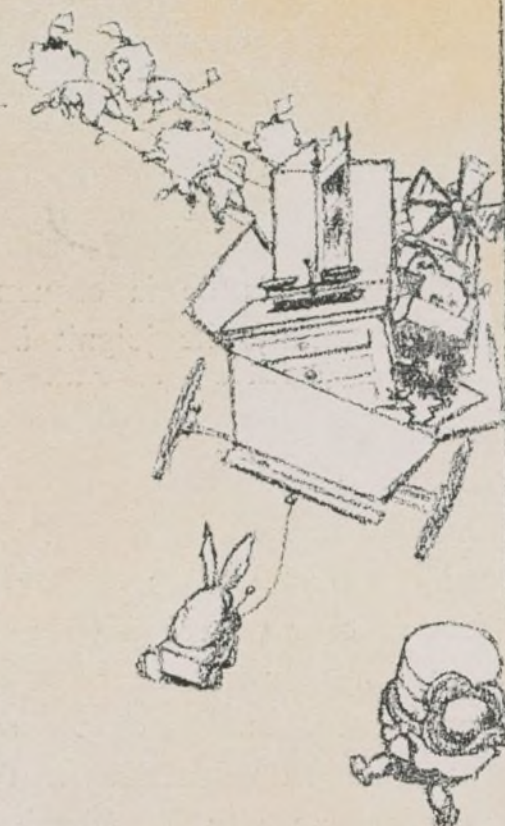
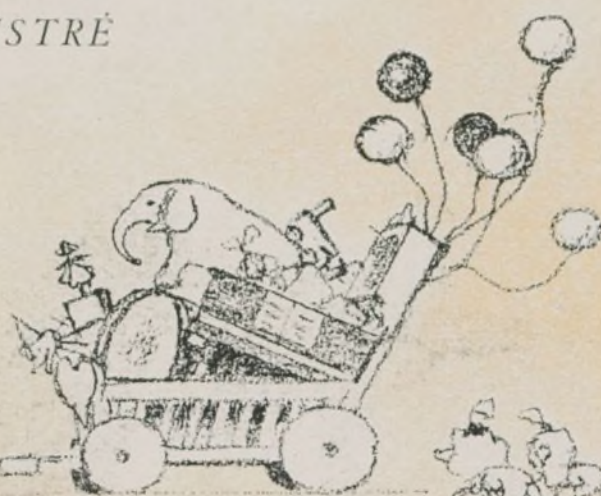
Le roi proposa à Balanice d'aller passer quelques jours dans une maison de campagne assez retirée, qu'ils avoient fait bâtir auprès de leur capitale. Elle y consentit avec plaisir,

car la douleur est amie de la retraite. Un jour qu'ils se reposoient au milieu d'une étoile formée par douze allées, ils apperçurent dans chacune une païsane qui venoit à l'endroit où ils étoient assis, leur gentillesse, leur fraîcheur & leur propreté attirèrent leurs regards : plus elles s'approchèrent de leurs majestés, & plus elles trouvèrent qu'elles méritoient leur attention. Chacune d'elles portoit une corbeille fort agréable, & dont elles paroissoient fort occupées, elles les posèrent aux pieds de Balanice, & lui dirent : charmante reine, (car on n'a jamais parlé autrement à une reine, quelque laide qu'elle ait été) recevez cette consolation dans vos malheurs. Après ce compliment elles disparurent : la reine ouvrit les corbeilles avec empressement, & trouva que chacune renfermoit une petite fille de l'âge à peu près de celle qui caufoit son affliction. Cette première vue ranima ses douleurs ; mais enfin les grâces de ces jolies enfans la calmèrent peu à peu, & finirent par la consoler tout-à-



fait ; l'on ordonna sur le champ des mies, des femmes de chambre, des filles de garde-robe ; on envoya chercher des charretées de jouets & de bonbons, & l'on fit venir des hottes pleines de dragées & de confitures de la rue des Lombards. L'on apperçut qu'elles avoient toutes au même endroit de la gorge une très-petite rose, mais parfaitement bien colorée.

La reine avoit trop d'esprit pour ne pas sentir la difficulté qu'il y avoit à trouver tout à la fois douze jolis noms pour ces douze petites filles ; elle avoit aussi trop d'usage du monde pour ne pas prévoir que la chose exigeoit du moins un temps considérable, sur-tout en calculant les jours que



nous voyons passer à une femme pour donner un nom à un seul petit chien; elle prit donc le sage parti de les distinguer par le nom des couleurs qu'elle leur attribua, & dont elle ordonna qu'elles fussent toujours parées. Son ordre fut exécuté, & quand elles étoient chez la reine, elles formoient le plus agréable, comme le plus singulier des parterres. A mesure qu'elles avançaient en âge, on découvrit en elles, premièrement, un fond d'esprit infini, qu'une éducation admirable, dont elles avoient parfaitement profité, avoit orné de tous ses agréments. On vit aussi que leurs caractères différoient absolument. Ainsi, perdant les noms de gris de lin, de blanc, &c. Elles prirent à juste titre ceux de douce, de belle, de jolie, de vive, de caustique, de délicate, de complaisante, d'enjouée, de sérieuse, d'agréable, de fine & de difficile.

L'on croira sans peine qu'en voyant naître leurs agréments, qui se trouvoient fort au-dessus de toute description, l'on voyoit en même temps naître l'amour de tous les jeunes gens de la cour, & celui de tous les princes étrangers attirés par le bruit de tant de beautés; mais les filles de la reine (car l'on m'a fort assuré que ce fut celle-ci qui créa la première cette charge dans sa maison), ces belles filles, dis-je, étoient aussi sages que jolies, & l'amour leur étoit absolument inconnu; elles ne faisoient donc que des passions malheureuses, article sur lequel j'ai entendu dire que les autres filles des reines qui leur ont succédé ne les ont pas toujours imitées.

Tant de différens caractères, & tous soutenus par les agréments de l'esprit, enlevoient donc tous les cœurs, non-seulement à l'indifférence, mais encore aux passions qui paroissent les plus vives. Telles étoient les douze plus jolies créatures qu'il fût possible de rencontrer sur la terre.

Surcantine, pour former l'inconstant auquel elle s'étoit engagée, jeta les yeux sur le fils d'un roi, cousin germain de Bardond. Il étoit âgé de sept ou huit ans, lors du règlement des fées pour la succession à la couronne. Elle avoit doué le jeune prince Mirriflore (car c'est ainsi qu'il se

nommoit) de tous les talens de l'esprit; mais elle n'oublia rien pour les redoubler encore, & ne négligea aucuns soins pour embellir sa figure & l'orner de toutes les grâces séduisantes qui font tant d'amans dangereux & d'amantes malheureuses. Non seulement sa figure devint singulièrement agréable, mais son esprit doux & vif tout ensemble produisoit, avec autant de facilité que d'agréments, ces choses frivoles qui amusent & qui séduisent si parfaitement les femmes; le négligé comme la parure convenoit également aux charmes de sa figure : les plus beaux cheveux du monde ornoient sa tête; cette bouche séduisante de laquelle il sortoit sans cesse, & sans aucune fadeur, les discours les plus flatteurs : cette bouche, dis-je, étoit ornée des plus belles dents du monde. Il avoit encore une voix séduisante & qui portoit au cœur. Sa beauté étoit mâle, & l'on ne pouvoit avoir plus d'adresse pour tous les exercices du corps; il avoit une valeur naturelle que les femmes aimables, dont il avoit toujours été environné, avoient encore redoublé (car les femmes de ce temps aimaient de préférence les hommes courageux un peu plus qu'elles ne les aiment aujourd'hui). Ce fut encore pour l'éducation du charmant Mirriflore que Surcantine inventa les romans; il ne faut pas croire qu'une chose qui entretient à la fois la valeur & la tendresse dans le cœur, puisse avoir été inventée par les hommes. La fée inspira à ce jeune prince les meilleurs sentimens du monde sur tous les articles, excepté sur les femmes; elles lui représentèrent les langueurs d'un attachement véritable, en lui peignant les agréments



& les vivacités de la coquetterie, si flatteuse pour l'amour propre. Enfin, elle joignit à toutes les séductions dont elles avoit su l'orner, ce faux sentiment que nos jeunes gens n'ont que trop aujourd'hui, & qui leur persuade que plus ils ont eu de femmes (même sans les aimer), & plus ils sont recommandables.

Mirliflore, à l'âge de dix-huit ans, ne trouva plus rien dans la cour du roi son père qu'il pût sacrifier à son inconstance. Il en partit donc, & dans tous les pays où il alla, il éprouva le pouvoir de ses agréments, & fut employer avec succès la séduction. Il fit des malheureuses sans nombre; mais comme l'amour fait tirer parti de tout, quelque affligées que pussent être celles qui le perdoient, elles avoient du moins la consolation d'avoir été préférées; c'étoit dans cette foule & dans ce désordre de plaisirs, que Mirliflore avoit passé sa vie quand il arriva à la cour de son grand oncle le roi Bardondon. Quel plaisir pour un homme coquet & de plus accoutumé à plaire, de la trouver parée de cent beautés! Mais que devint-il, en apercevant les douze plus jolies personnes que la nature eût jamais formées? De leur côté, elles sentirent toutes beaucoup de goût pour lui, & ce goût égal en elles redoubla la situation embarrassante dans laquelle il se trouva; enfin il en vint au point de ne pouvoir être un moment sans elles. La douce l'engageoit par des propos charmans, que la vivacité de l'autre lui faisoit oublier. L'enjouée le charmoit, mais il n'en étoit pas pour cela moins sensible à la solidité des discours de la sérieuse; la fine piquoit son goût, & la délicate le faisoit rougir. Il se consolait avec la complaisante des plaisanteries qu'il avoit essuyées de la caustique; la belle occupoit des regards que la jolie lui enlevait aussitôt. Enfin, l'agréable le séduisoit, & sa vanité étoit piquée du plaisir de plaire à la difficile.

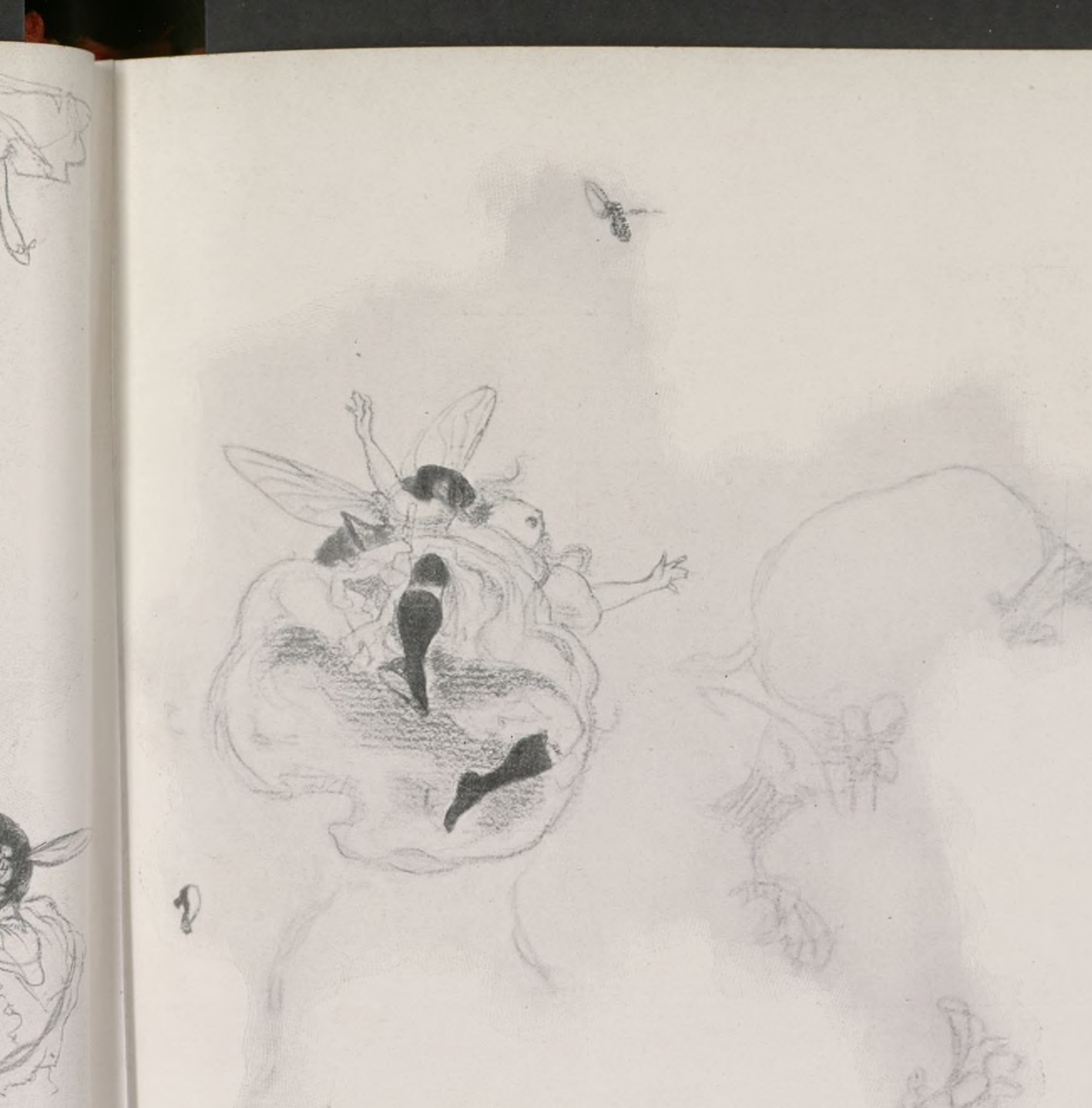
Une telle situation rendit le beau Mirliflore insensible à toutes les autres beautés de la cour; les agaceries, les billets, les lorgneries, les sacrifices, toutes choses qui jusqu'alors avoient fait ses délices & sa seule occupation, toutes ces choses, dis-je, ne le purent animer, il ressentit l'amour pour la première fois quoique douze personnes en fussent l'objet, & Surcantine elle-même fut trompée à ce sentiment. Cet attachement pour un si grand nombre, lui parut la perfection de l'inconstance qu'elle avoit entrepris de produire: elle

trionphoit donc, et Paridamie ne disoit mot.

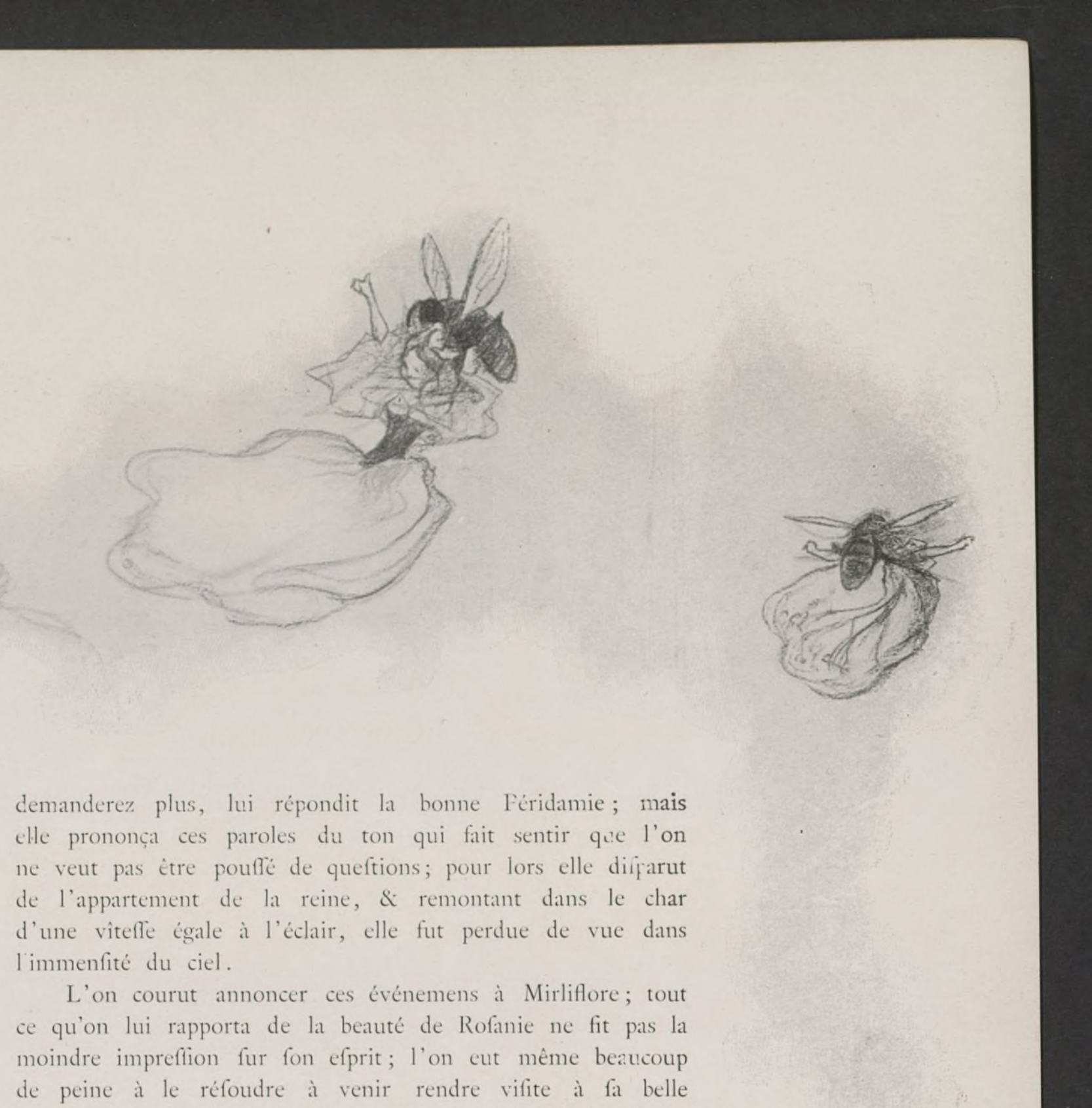
Le père de Mirliflore écrivit, mais inutilement à son fils, qu'il desiroit son retour: ce fut avec la même inutilité qu'il lui proposa un mariage très avantageux. Le prince ne put accepter aucune de ces propositions: rien dans le monde ne pouvoit l'engager à se séparer de ses douze souveraines.

Un jour que Balanice donnoit une fête dans les jardins, & que le prince ne favoit à laquelle entendre, on entendit bourdonner quelques mouches à miel; les belles filles en craignirent les piqures, elles coururent en folâtrant ensemble pour les éviter, & par conséquent elles se séparèrent

de la compagnie. Pour lors les mouches s'accrurent en un moment, & devinrent suffisamment grandes pour enlever ces douze beautés; leurs cris & ceux des spectateurs se perdirent dans les airs. Cette étonnante aventure fit éprouver à toute la cour une affliction bien sincère. Pour Mirliflore, après les premiers



momens d'un désespoir qui faisoit tout craindre pour ses jours, il tomba dans une langueur excessive. Surcantine accourut en toute diligence pour lui donner du secours, & le retirer d'un état si peu conforme à l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Elle lui apporta trois romans manuscrits qu'elle n'avoit pas encore eu le temps de faire imprimer, mais il ne daigna pas seulement les ouvrir; il rejeta les portraits des plus jolies femmes qu'elle lui présenta, & dont il avoit autrefois fait un amas, comme un trophée à sa vanité. Enfin, Mirriflore triste, sombre, & n'aimant que la solitude, faisoit craindre pour sa vie. Un jour qu'il étoit le plus abandonné à ses tristes regrets, il entendit de tous côtés des cris de joie, & sur-tout d'admiration; sa curiosité n'en fut point émue, l'étonnement que tout le monde exprimoit étoit assurément bien fondé; l'on voyoit un char de cristal qui s'avançoit lentement dans les airs, les rayons du soleil rendoient la voiture éblouissante, un nombre infini de demoiselles, dont les ailes brillantes naturellement produisoient un éclat merveilleux, portoient mille & mille guirlandes qui formoient un théâtre de fleurs. Six autres demoiselles étoient attelées au char; une jeune personne les menoit avec une adresse & une grâce infinie, avec des rabans de couleur de rose; cette marche, ou plutôt cette pompe, étoit aussi brillante que galante, mais tout ce spectacle ne se fit plus admirer, aussi-tôt qu'il fut possible de distinguer la beauté qui descendoit des cieux. Périclamie étoit assise à ses côtés, elles mirent pied à terre l'une & l'autre au bas du grand escalier du palais, & montèrent chez la reine; elles y arrivèrent enfin malgré la foule qui les environnoit; les Suisses eurent même une peine infinie à leur faire faire place, & le respect que l'on devoit au palais, ne put empêcher les exclamations que l'on faisoit sur la beauté dont on étoit ébloui. Grande reine, lui dit la fée, voilà votre fille que je vous amène, cette même Rosanie qui vous a été enlevée au berceau. Après les premiers transports d'une joie pareille à celle que Balanice ressentit : & mes douze filles, ne les verrai-je plus, en suis-je pour toujours séparée, dit-elle tendrement à la fée ? Bientôt vous ne me les



demanderez plus, lui répondit la bonne Périclamie; mais elle prononça ces paroles du ton qui fait sentir que l'on ne veut pas être poussé de questions; pour lors elle disparut de l'appartement de la reine, & remontant dans le char d'une vitesse égale à l'éclair, elle fut perdue de vue dans l'immensité du ciel.

L'on courut annoncer ces événemens à Mirriflore; tout ce qu'on lui rapporta de la beauté de Rosanie ne fit pas la moindre impression sur son esprit; l'on eut même beaucoup de peine à le résoudre à venir rendre visite à sa belle cousine, la politesse & la bienfiance furent les seules choses qui le déterminèrent à faire cette démarche. Il fut frappé de toutes ses beautés, sa délicatesse même étoit venue au point de lui reprocher de ce qu'il trouvoit encore quelque chose de beau dans le monde, après la perte qu'il avoit faite. La beauté toute seule n'a jamais fait un inconstant; mais à chaque instant de conversation, il decouvroit dans le caractère & dans l'esprit de Rosanie, tantôt un agrément, tantôt une grâce, tantôt enfin une des séductions qui l'avoient enchanté dans les douze personnes dont il regrettoit la perte; enfin il trouva dans le caractère de Rosanie tous les divers agrémens, comme il étoit frappé de tous les traits que son visage lui retraçoit à la fois. Un amant aussi éclairé, aussi tendre que l'étoit Mirriflore, pouvoit-il s'y méprendre? Toutes ses autres connoissances, la parole de la fée, tous les discours de Rosanie elle-même n'étoient que de foibles preuves auprès de celles que l'amour prononçoit; Mirriflore, plus amoureux qu'on ne le fut jamais, obtint aisément sa belle cousine en mariage. Au moment qu'il en fit la demande, Périclamie parut triomphante; elle étoit dans le plus beau des chars, destinés à la reine des fées, car elle en étoit déjà la reine; Surcantine, à la seule vue de Rosanie, s'étoit départie de ses prétentions. Périclamie rendit un compte très-exact du plus grand miracle de la féerie qu'elle avoit produit; elle apprit, & de quelle façon elle avoit enlevé Rosanie, & comment elle avoit séparé les douze caractères, afin de les pouvoir plus aisément rendre parfaits, & détruire en même temps l'inconstance de Mirriflore d'une façon qui ne lui fût point suspecte, & qui cependant fût certaine au moment de la réunion d'un aussi grand nombre de rares talens.

Les noces furent célébrées, et les charmes de Rosanie avoient si fort le don de la séduction, que Surcantine elle-même voulut faire un présent aux nouveaux mariés. Rosanie ressentoit elle seule autant d'amour qu'en avoient éprouvé les douze beautés. Pour Mirriflore, il fut constant toute sa vie (eh! qui ne l'eût pas été?), quoique son règne & sa vie ayent été de la plus longue durée.

CAYLUS

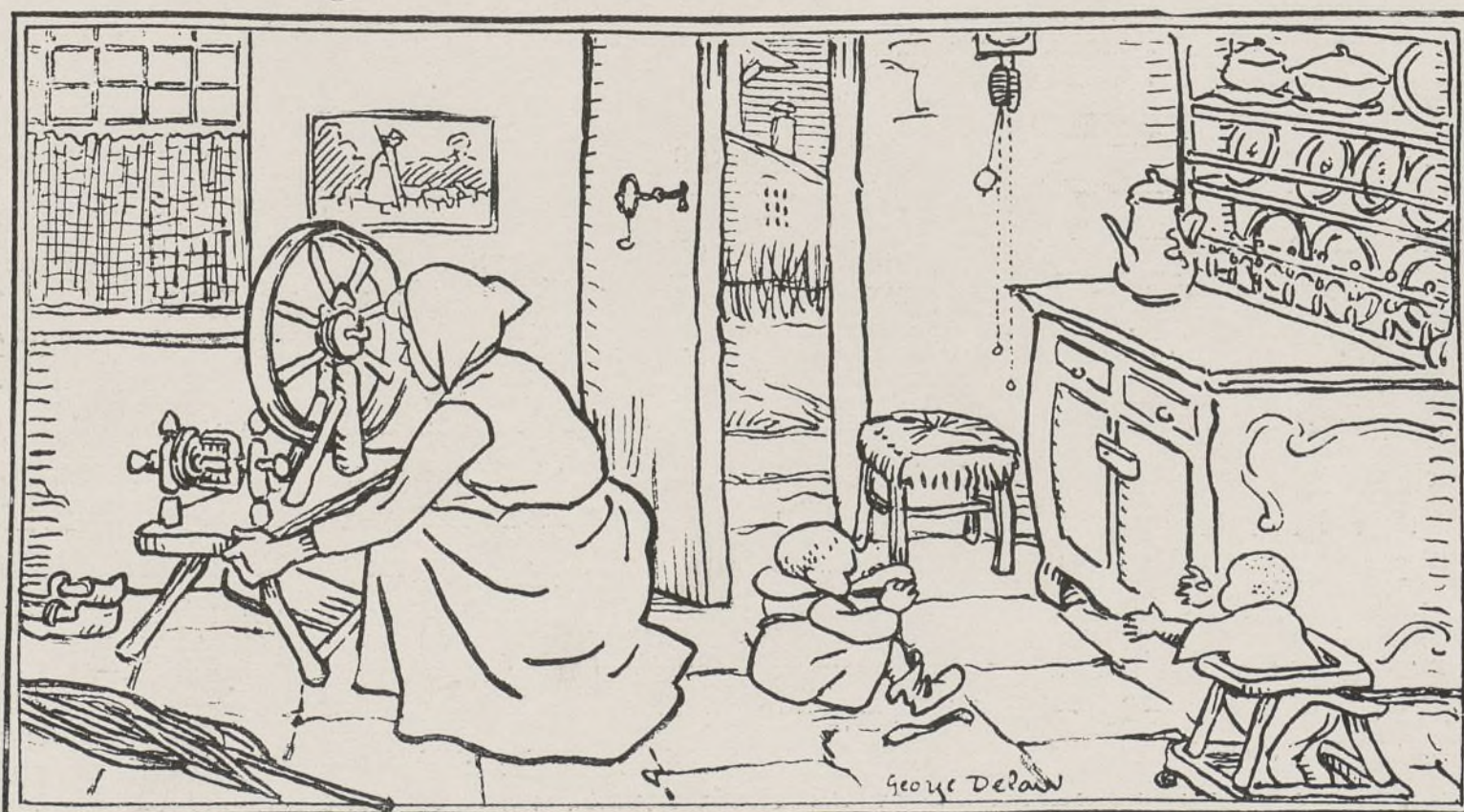
PROVERBES du MOIS de FEVRIER



Fevrier, entre tous les Mois
Le plus court, et le moins courtois



Si point ne veux de blé charbonneux
Mange des crêpes à la Chandeleux.



A la Chandeleux, cesse de filer, mets ton rouet derrière la
porte, et tire la charrue

PROVERBES du MOIS de FEVRIER



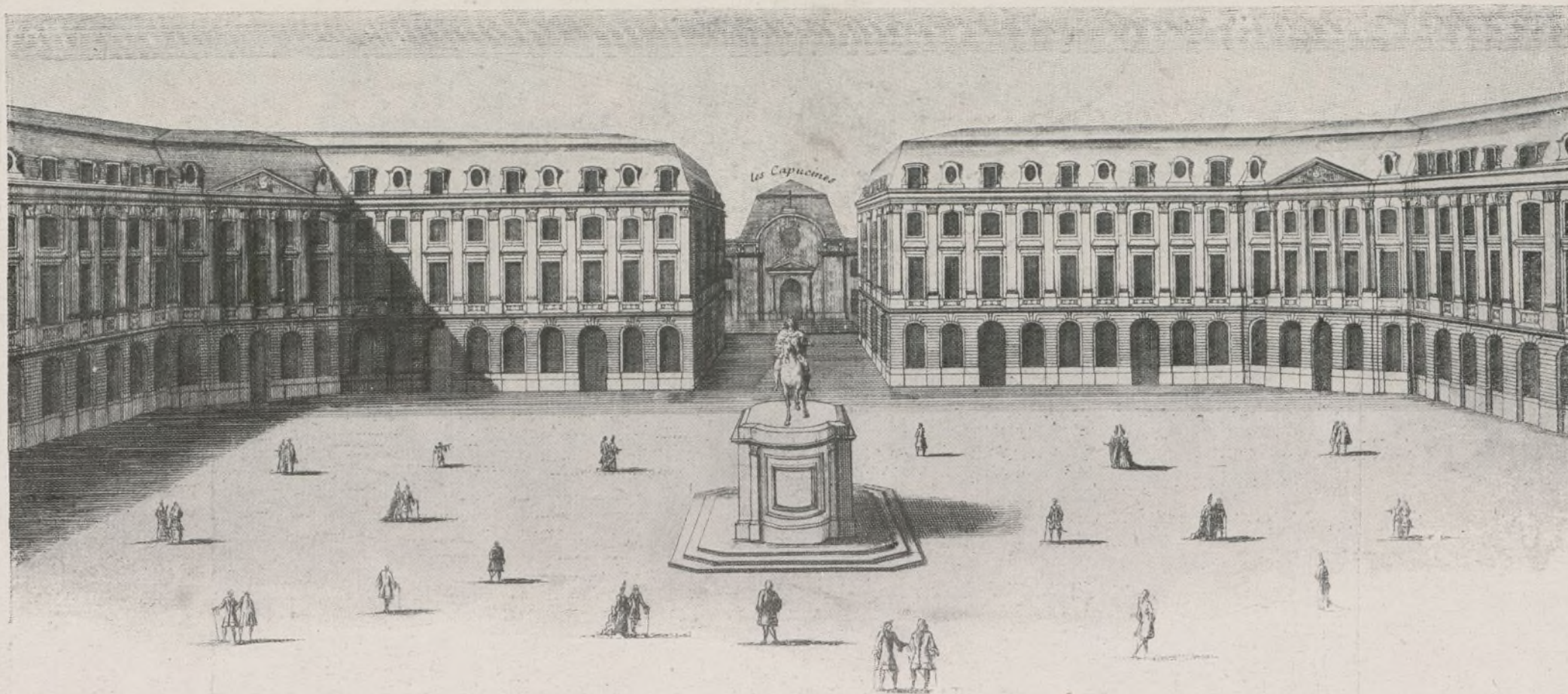
Quand le Soleil, à la Chandeleur, fait lanterne
Quarante jours après, il hiverne.



A Notre-Dame Chandelière
ou grand froid, ou grande neige.



Quand il pleut sur la Chandelle
Il pleut sur la javelle.



PLACE LOUIS-LE GRAND, au XVIII^e siècle

Statues d'antan

N'est-il pas surprenant qu'on montre un si beau zèle pour orner Paris de tant de statues et qu'on semble se soucier si peu de leur avenir ? La chose a bien cependant son importance et vaudrait qu'on y songe. Quand on élève un nouveau monument, il ne serait pas mauvais de se dire, par exemple : « Que penseront nos neveux de celui-là ? — et qu'en feront-ils ? » Mais on paraît croire qu'une fois sur son piédestal, une statue n'a rien à craindre ni du temps ni des hommes. Les discours prononcés, dites à quelqu'un en lui montrant le grand homme de bronze ou de marbre que l'on vient d'inaugurer : « Tout cela est parfait, mais combien de temps restera-t-il là ? — Combien de temps ? vous répondra-t-on, mais toujours parbleu !... des siècles enfin. » Pour tout le monde, une statue n'est-ce pas, par nature et par destination, quelque chose d'indestructible et d'impérissable, d'inviolable et de sacré ?

Eh bien, on se fait là une singulière illusion. Si l'on voulait se donner la peine d'y réfléchir, on se dirait d'abord que dans une ville où les modes, les goûts, les idées changent avec une rapidité déconcertante, des monuments, parfois médiocres, élevés en si grand nombre, et à des gloires souvent discutables, ne sauraient tous avoir de grandes chances de durée. Et puis, on penserait aux disparues, à toutes les statues que depuis un peu plus d'un siècle Paris a vu descendre de leur piédestal ; à celles qu'on renversa un jour d'émeute ; à celles qu'on enleva sans bruit pour les reléguer dans quelque coin ; à celles qui expient leur gloire d'un jour au fond d'une cour déserte ou dans l'ombre d'un magasin poudreux !... Mais on ne

songe guère à ces disgraciées ; on les oublie si vite que bientôt elles n'intéressent plus que les archéologues. Parlons donc un peu de ces statues d'antan. Nous savons trop comment viennent au jour les statues nouvelles ; peut-être n'est-il pas mauvais de savoir comment elles finissent.

II

L'ancienne monarchie n'avait élevé que peu de statues sur les places publiques ; un pareil hommage semblait alors réservé aux seuls souverains, encore n'était-il pas prodigué. En 1789, on ne voyait à Paris d'autres statues que celles des derniers rois, et la Révolution n'en trouva guère qu'une demi-douzaine à renverser.

La plus ancienne, et aussi la plus populaire, était celle d'HENRI IV, érigée en 1614 sur le terre-plein du Pont-Neuf, dans le plus admirable emplacement qu'on ait jamais trouvé pour une statue. LOUIS XIII avait la sienne au milieu de la place Royale — notre place des Vosges. Celle-ci, élevée sur l'ordre de Richelieu,



Statue de l'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE en 1867
à l'angle de l'Avenue Marceau
et de la Rue Galilée



Statue de NAPOLEON, par STURNE
placée au sommet de la colonne en 1833
descendue en 1864



Collection de M. L. R.-M.

Reproduction interdite

« ...ET LA RAFALE PASSAIT PAR LÀ... »

(Poème gallique)

Tableau de M^{me} LOUISE DESBORDES





Statue de Napoléon, par CHAUBET
descendue de la colonne en 1814, puis détruite

n'était pas fameuse, au dire des contemporains, et, si l'on en croit SAUVAT, elle ressemblait avec son casque qu'ornait un panache démesuré, plus à un Turc qu'à un roi. Sur la nouvelle place Louis-le-Grand, la Ville avait fait élever en 1699 un Louis XIV équestre dû à GIRARDON, statue colossale qu'on dressa sur un piédestal haut de plus de trente picds dont les fondements seront plus tard trouvés assez solides pour porter la colonne Vendôme. Non loin de là, sur la place des Victoires, s'élevait une autre statue du Grand Roi, un monument en bronze doré dont le maréchal de LA FEUILLE avait fait les frais; ce monument, dû au sculpteur

DESJARDINS, représentait Louis XIV couronné par une victoire et foulant aux pieds la rébellion. Enfin on avait érigé en 1763 sur la place Louis XV une belle statue équestre de ce prince par BOUCHARDON.

Toutes furent renversées en 1792; déjà le peuple s'occupait de les abattre quand l'Assemblée, dans sa séance du 10 août, se laissa arracher un décret qui sanctionnait l'œuvre des vandales; le 12 au soir, il n'en restait plus une debout. Elles furent envoyées à la fonderie et les rois de bronze servirent à faire des canons (1).

Elles auraient pu plus mal finir; mais, si l'on crut empêcher par ce moyen leur réédification, on se trompa gravement. Louis XVIII devait en effet dans les premières années de son règne s'empresser de relever les statues de ses ancêtres; on vit alors HENRI IV reprendre sa place sur le Pont-Neuf, Louis XIII place des Vosges et Louis XIV place des Victoires; la place Louis XV, devenue place Louis XVI, était réservée pour un monument expiatoire à la gloire de ce roi. Quant à la place Vendôme, on l'avait trouvée occupée par un monument qui devait aussi avoir ses malheurs, et qui mériterait une large place dans une histoire des déboulonnements.

III

Etranges vicissitudes que celles de la Colonne! Trois statues de Napoléon en ont tour à tour occupé le faite; en y a vu flotter le drapeau blanc, puis le drapeau tricolore; enfin, sur le piédestal de la colonne renversée, on a planté le drapeau rouge! Mais parlons seulement des statues.

Quand, le 15 août 1810, en pleine gloire impériale, on inaugura la Colonne, elle était couronnée par une figure d'apothéose, le Napoléon-César de CHAUBET. Cette statue, dont celle que nous voyons aujourd'hui au sommet du monu-

(1) Quatre figures d'esclaves enchaînés qui décoraient le piédestal d'HENRI IV, et quatre autres figures de captifs qu'on voyait au pied de Louis XIV de la place des Victoires, avaient été enlevées à la veille de la Fédération. Elles durent à cette circonstance d'échapper à la destruction. Les premières sont aujourd'hui au musée du Louvre; les autres ont été placées aux angles de la façade de l'Hôtel des Invalides.



NAPOLÉON-Prométhée, par MATHIEU MEUSNIER
Statue placée en 1850 dans le square Vintimille

ment est une copie légèrement modifiée, n'y devait pas rester quatre ans. En 1814, dans un Paris qui attendait Louis XVIII et où bivouaquaient les troupes des Alliés, la glorieuse image du César victorieux n'était plus possible, elle devait tomber. Mais, si haut placée, elle n'était pas de celles qu'on renverse facilement. Dans son *Histoire des deux Restaurations*, le comte de VAULABELLE a raconté comment de zélés royalistes tentèrent vainement de l'abattre le 31 mars, tandis que les Alliés défilaient sur les boulevards. On n'avait rien trouvé de mieux pour cela que de passer une corde au cou de la statue, sur laquelle on fit tirer de la place, des hommes, puis des chevaux. Mais l'homme de bronze tenait bon; il fallut renoncer à en avoir raison de cette manière et, pour ce jour-là, on se borna à le couvrir d'un voile.

On se décide alors à employer des procédés plus réguliers et l'on fait appel à un homme de l'art. Un certain M. de MONTBADON offre généreusement de prendre à sa charge les frais de l'opération, il s'emploie en actives démarches, enfin il obtient du comte de ROCHECHOUART, aide de camp de l'empereur de Russie, commandant la place, un ordre qui enjoignait au fondeur LAUNAY, auteur de la fonte des bronzes de la Colonne et seul capable de faire réussir la descente de la statue, d'avoir à procéder sans retard à cette opération, et ce, sous peine d'exécution militaire. LAUNAY n'avait qu'à obéir; c'est ce qu'il fit. Ses ouvriers se mirent aussitôt à l'œuvre, et le 8 avril au soir la statue était à terre. Veut-on savoir maintenant ce que devint cette image de gloire, cette statue fondue avec le bronze des canons d'Austerlitz? On l'envoya, brisée, au fourneau; et, avec les moceraux d'une statue de Desaix, elle servit à couler... le nouvel HENRI IV du Pont-Neuf!

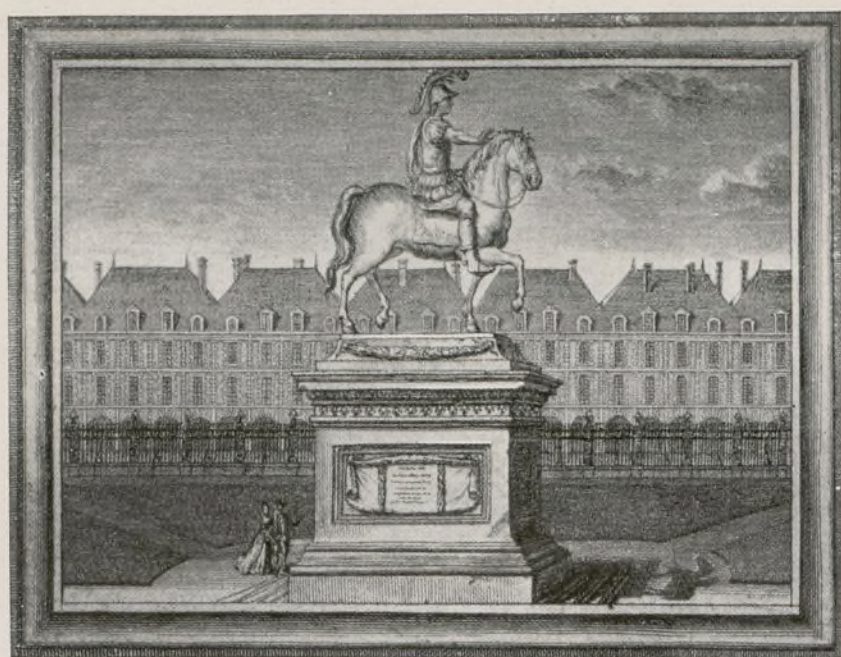
Au reste, de même que celui-ci, Napoléon devait bientôt retrouver sa place. Moins de vingt ans après on installa au faite de la Colonne sa nouvelle statue, qui sera solennellement inaugurée en présence du roi Louis-Philippe, le 28 juillet 1833, troisième anniversaire de la Révolution de juillet. Cette fois l'empereur n'était pas travesti en empereur romain; on l'avait représenté avec la fameuse redingotte grise et le petit chapeau; c'était le Napoléon de la légende et l'idole avait là sa figure définitive qu'on allait bientôt voir reproduite de mille façons. Cette statue qui fut si populaire, c'est cependant le second Empire qui la fit descendre. En 1864 — on était alors en veine de restaurations — on lui substitua un nouveau César qui reproduisait à peu de chose près celui de CHAUBET, et le Napoléon à la redingotte grise fut



BAYARD, par MONTONI
L'une des douze statues placées en 1828 sur les socles du Pont de la Concorde.



PONT DE LA CONCORDE, vers 1830
Les douze statues sont aujourd'hui dans la grande cour de Versailles



La PLACE ROYALE et la statue de LOUIS XIII
d'après une gravure de MARTINET

Quant au NAPOLÉON-César qui le remplaçait sur la Colonne, on sait ce qui lui est arrivé ; on sait comment, en mai 1871, spirale de bronze et colosse d'airain vinrent se briser sur le pavé, tandis qu'une foule en délire saluait l'aurore des temps nouveaux. Et puis, comme bien d'autres, l'orage passa ; on ramassa les morceaux de la statue pour la restaurer, et un beau jour, à la fin de 1875, on la vit reprendre sa place au sommet de la Colonne réédifiée...

IV

Les statues de souverains, rois ou empereurs, n'ont pas été, du reste, les seules à souffrir de nos révolutions, il en est d'autres qui les ont suivies dans leur chute et sont tombées avec le régime qui les avait élevées. Tel fut le cas d'une statue équestre du duc d'ORLÉANS qu'on voyait au milieu de la cour du Louvre dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Il est sans doute bien peu de vieux Parisiens qui s'en souviennent. Mais aussi elle n'est pas restée là trois ans ! Cette statue, qui représentait le duc d'ORLÉANS en général de division avait été fondue avec le bronze des canons pris à Alger et à Constantine, et c'est une souscription de l'armée qui en avait couvert les frais. La révolution de février 1848 ne l'en fit pas moins reléguer à Versailles, et comme ses dimensions ne lui permettaient pas de prendre place dans les galeries du Palais, on la plaça au bout de l'étroit jardin qui longe l'escalier de l'Orangerie, à droite. Elle y est toujours.

Plus près de nous, mais bien oubliées aussi, celles de l'impératrice EUGÉNIE et du PRINCE-EUGÈNE. La première érigée en 1867, s'élevait non loin de l'Etoile, à l'angle de la rue Galilée et de l'avenue Marceau, alors avenue Joséphine. Elle en fut enlevée avec son piédestal dans les premiers mois de l'année 1871. Plus de trente ans elle est restée enfermée dans un magasin que possède la Ville à Auteuil, puis on l'envoya au Petit-Palais où elle figure aujourd'hui au simple titre d'œuvre d'art.

Quant à celle du PRINCE-EUGÈNE, renversée aussi après

FIGARO ILLUSTRÉ

relégué au rond-point de Courbevoie, où on l'installa sur un piédestal, face à Paris. Il n'y devait pas rester longtemps d'ailleurs ; quelques années plus tard, en octobre 1870, on l'en arrachait pour le jeter à la Seine.

le 4 septembre, elle trouvait dès 1875 une retraite convenable. C'est elle qu'on voit dans le jardin des Invalides, à gauche de l'entrée, sur un piédestal sans inscription, et bien peu de Parisiens reconnaissent dans cet

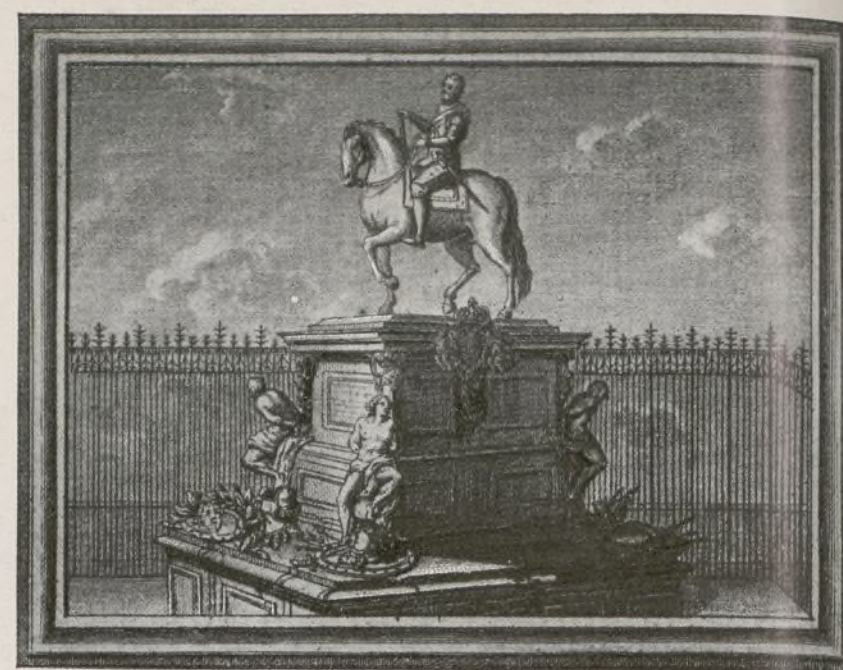
anonyme guerrier de bronze la statue qu'ils virent sept ans sur le boulevard du Prince-Eugène, vis-à-vis de la mairie du XI^e arrondissement. On l'avait érigée là en 1863. En octobre 1870, un arrêté d'ARAGO, maire de Paris, la faisait descendre, et on la remplaçait par une reproduction en bronze du VOLTAIRE de HOUDON ; le boulevard du Prince-Eugène prenait alors le nom de boulevard Voltaire. Cette statue du philosophe n'est d'ailleurs restée là que fort peu de temps. Traversée par un boulet pendant le second bombardement de Paris, elle descendit à son tour et resta dix ans en réparation. Après quoi, l'heure étant revenue aux statues de VOLTAIRE, on installa celle-ci dans le square Monge. Enfin, sur le piédestal qui porta le guerrier et le philosophe, on a placé depuis LEDRU-ROLLIN.

V

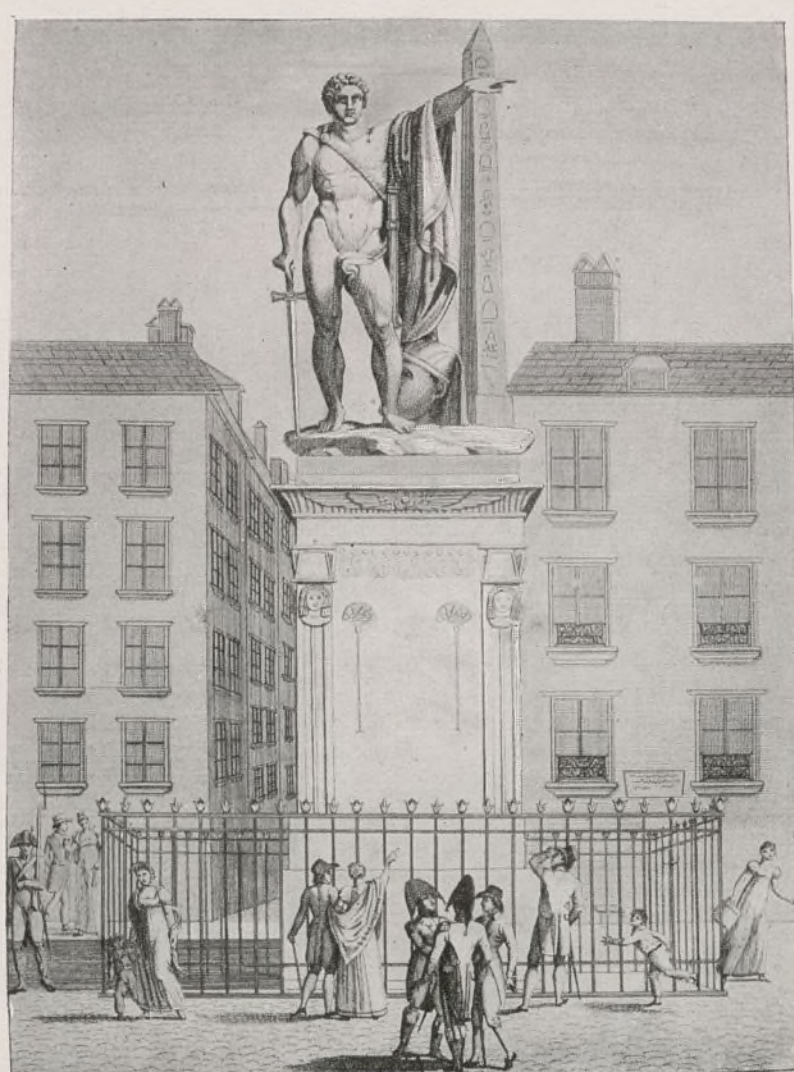
Mais ce n'est pas toujours la politique qui renverse les statues : il en est qui tombent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, qui disparaissent avec l'édifice qu'elles décoraient ou lors des travaux d'édilité ; on les remise dans quelque coin, et puis, soit qu'on estime qu'elles ont fait leur temps, soit qu'on ne les juge plus dignes

de revoir le jour, on les y laisse. C'est ainsi qu'à fini, pour n'en citer qu'une, le MONTYON en marbre qu'on voyait sous le porche de l'ancien Hôtel-Dieu. Cette statue du philanthrope était là depuis près d'un demi-siècle quand on commença la démolition de l'édifice ; elle fut alors enlevée de son piédestal et déposée provisoirement dans la petite église Saint-Julien le Pauvre ; elle y est restée.

Si jamais monument mérita de nous être conservé, c'est bien cette fontaine Desaix qui décorait autrefois la place Dauphine et qu'une décision de nos édiles vient d'abandonner généreusement à la Ville de Riom. C'est au lendemain de Marengo qu'avait été érigée là cette fontaine dont une souscription publique avait couvert les frais ; ce modeste monument au sommet duquel on voyait la France militaire couronner le



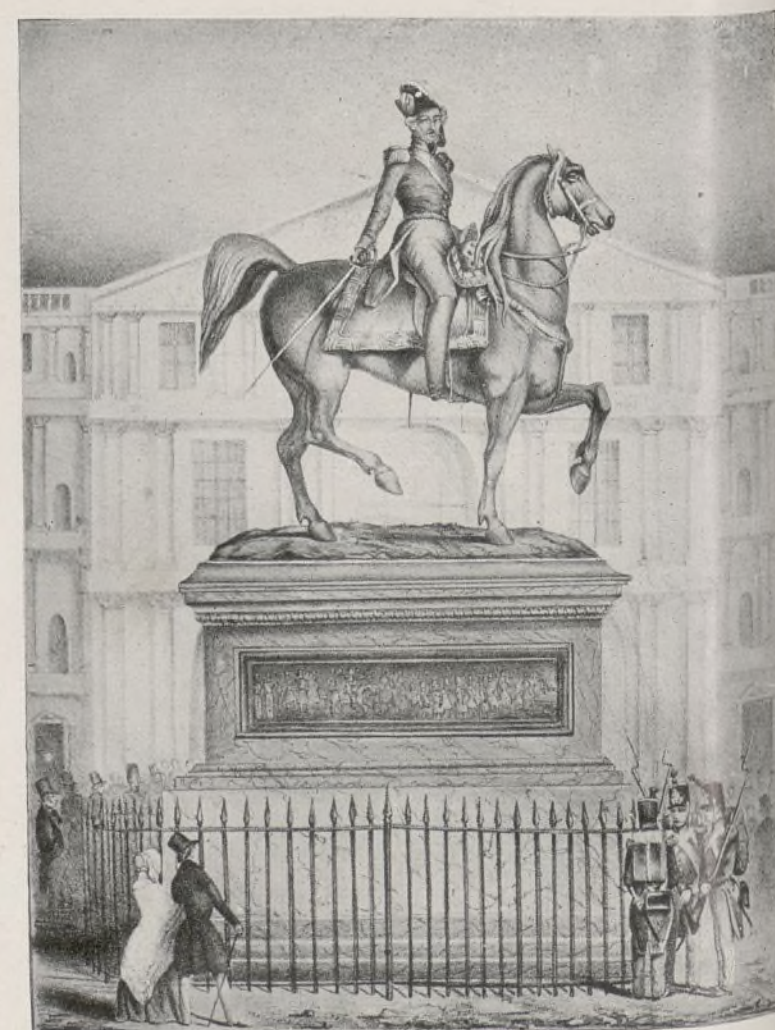
Statue équestre d'HENRI IV
d'après une gravure de MARTINET



Monument de DESAIX élevé en 1810 sur la place des Victoires



Statue équestre de LOUIS XIV, par GIRARDON (1699)
d'après une gravure de LE PAUTRE



Statue équestre du Prince Royal FERDINAND PHILIPPE, duc d'Orléans
érigée en 1845 dans la Cour du Louvre



Monument de la Place des Victoires

douterait? — il y a des statues qu'ont fait disparaître des raisons d'esthétique, qu'on enleva parce qu'elles étaient par trop mauvaises, voire scandaleuses. Tel fut le cas d'un autre monument de DESAIX, une extraordinaire statue de ce général érigée en 1810 sur la place des Victoires, statue qu'on voyait toute nue, énorme, se dresser au sommet d'un haut piédestal égyptien où elle dominait un obélisque et une tête de sphinx. Ce DESAIX l'Égyptien fut trouvé si mauvais, si inconvenant, qu'on ne tarda pas à le faire disparaître derrière une charpente; il resta ainsi caché aux yeux jusqu'au jour où LOUIS XVIII le fit enlever pour le jeter à la fonte.

Une autre statue tout aussi nue et non moins ridicule, un NAPOLÉON-Prométhée en marbre, a depuis disparu de même, peu après son érection. Cette statue s'élevait sous les ombrages du square Vintimille, où l'avait fait ériger en 1850 un groupe de propriétaires soucieux d'esthé-

tique. De mauvais plaisants l'ayant, une nuit, habillée d'une épaisse couche de peinture et couverte d'inscriptions irrévérencieuses, on se hâta de la faire disparaître derrière une palissade; quelques années plus tard la palissade disparaissait avec la statue, et il n'en fut plus question.

Celles-là n'ont fait que passer. Mais il y a mieux: il y a les douze statues du pont de la Concorde, les douze géants de marbre qu'on voit aujourd'hui dans la cour d'honneur du palais de Versailles, et qui, durant huit ans ont occupé les socles de ce pont.

Sur ces socles, destinés primitivement à

porter des lampadaires, mais restés vacants, NAPOLÉON avait décidé, en 1810, de placer les statues de douze de ses généraux morts au cours des dernières campagnes.

Ces statues, qu'on voulait colossales et en marbre de Carrare, avaient été aussitôt commandées; on put en voir plusieurs au salon de 1813, et elles n'étaient pas loin d'être terminées quand survint la chute de l'empire. LOUIS XVIII reprit le projet, mais aux généraux de NAPOLÉON il substituait des personnages de l'ancienne monarchie. Une ordonnance de janvier 1818 décida que quatre grands ministres, SUGER, SULLY, RICHELIEU et COLBERT; quatre capitaines illustres, DU GUESCLIN, BAYARD, CONDÉ, TURENNE, et quatre marins fameux, DUQUESNE, TOURVILLE, DUGUAY-THOUIN et SUFFREN, auraient sur le pont Louis VIX leur statue en marbre de Carrare. La dernière fut installée en 1828. Il n'avait pas fallu moins de dix années pour exécuter et mettre en place ces statues géantes.



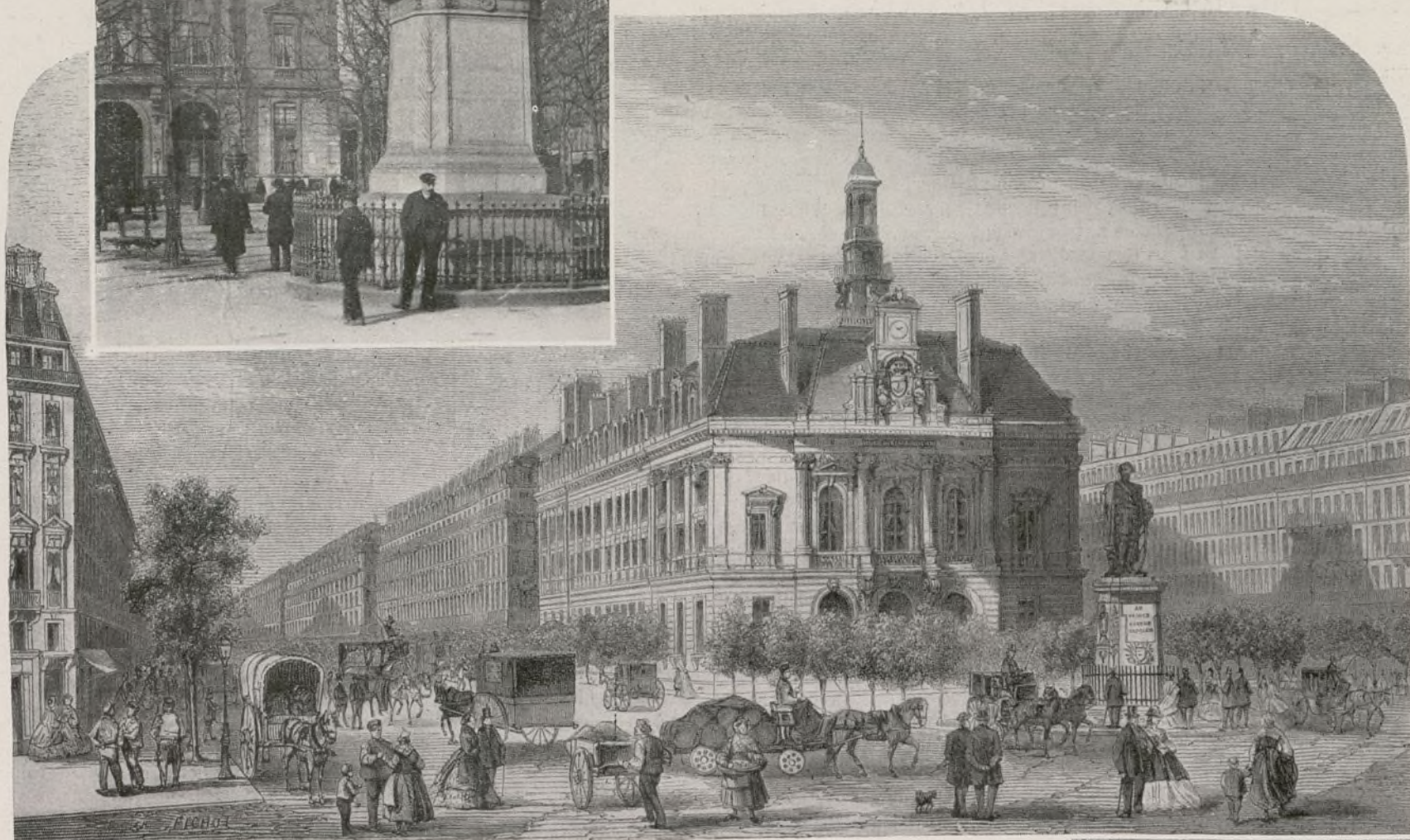
Statue équestre de Louis XIII (1639)

Statue équestre de Louis XV, par BOUCHARDON
Inaugurée sur la place de la Concorde en 1763, d'après une gravure de PRÉVOST

Statue de
LEDD-ROLLIN



FIGARO ILLUSTRÉ



Statue du
PRINCE EUGÈNE (1863-1870)

P ACE VOLTAIRE
Trois statues sur un piédestal

Or elles faisaient là le plus déplorable effet. En 1836, on s'occupait de donner à la place de la Concorde sa décoration actuelle et en même temps on aménageait le palais de Versailles en un vaste musée; l'occasion s'offrait de débarrasser le pont de ses grands hommes; on s'empessa d'en profiter. Ces simples lignes du *Moniteur* apprirent un matin leur prochain départ aux Parisiens.

« Les ouvriers ont commencé » ce matin sur le pont de la » Concorde à descendre de leurs » piédestaux les douze statues des » grands hommes qui écrasaient ce » pont. Ces statues vont être trans- » portées aux palais de Versailles, » et placées dans la cour d'honneur » autour de la statue équestre de » Louis XIV. D'autres statues



Gardes nationaux brûlant la guillotine anprès de la statue de VOLTAIRE (1871)

Statue de
VOLTAIRE (1870)

Les Parisiens attendaient alors un nouveau joujou, l'obélisque de Louqsor, et les journaux qui consacraient de longs articles au monolithe fameux et aux obélisques célèbres de tous les temps, sont à peu près muets sur l'exode des grands hommes du pont. Les douze statues partirent au milieu de l'indifférence générale, sans soulever de protestation, sans laisser de regret, et, comme tant d'autres, furent tôt oubliées.

CHARLES NICOLLE

Fontaine DESAIX
Inaugurée sur la place Dauphine
en 1803

